

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XXXX, No. 209

JANVIER
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

HISTOIRES SURNATURELLES

Il est parfois des réactions qui surprennent. C'est ainsi qu'avec un scepticisme mal déguisé et une ironie quelque peu « khâgneuse », Serge Sauneron illustre, en s'étonnant, le livre qu'il vient de faire paraître ⁽¹⁾, par une information de presse qui, en son temps, ne servit qu'à gonfler l'un de mes dossiers. Ce qui, en effet, était nouveau pour Sauneron ne pouvait guère l'être pour qui s'intéresse aux croyances populaires.

A grouper des exemples multiples et variés on saisit mieux l'ensemble d'un problème : voilà pourquoi il me paraît utile de publier aujourd'hui les documents que j'ai pu réunir au hasard de mes lectures.

Les histoires qui vont suivre appartiennent à diverses époques (XXe et XIXe siècles, Moyen Age), à diverses confessions (Islam et chrétienté) ou à divers pays (Egypte, France). Il n'en demeure pas moins vrai qu'elles sont étroitement liées les unes aux autres et qu'elles s'apparentent, Sauneron ne l'a pas découvert, à des croyances beaucoup plus anciennes dont l'origine remonte, semble-t-il, à l'époque pharaonique.

(1) *Les prêtres de l'ancienne Egypte*, Paris 1957, éditions du Seuil, collection « Le temps qui court », n° 6.



Commençons donc par le récit rapporté par Serge Sauneron :

« Nous n'avons pas été peu surpris, il y a quelques années, de lire, dans un journal du Caire, l'écho d'un incident qui avait jeté l'émoi dans un village de Haute-Egypte... Sous le titre alléchant du « *cercueil qui valse (sic) en l'air* », l'auteur de l'article racontait les faits suivants : un village portait le deuil d'un vénérable vieillard, chargé d'ans et raison, qui venait de passer dans un monde meilleur ; après les pleurs et les cris d'usage, dûment roulé dans sa natte et emballé dans un cercueil, le vieux cheikh gagnait sa dernière demeure ; sous son catafalque, les porteurs volontaires se relayaient de minute en minute, chacun voulant, comme il convient, contribuer à porter le saint homme au cimetière. Tout allait à merveille, et la procession s'avavançait au milieu des litanies funèbres, quand, ô stupeur, le cercueil commence à se trémousser, et les porteurs s'effondrent sous un cheikh aussi lourd, tout à coup, qu'une charge de pierres... L'évènement méritait réflexion : il en fut discuté bruyamment, avec cette vigueur expressive qui est de rigueur en Haute-Egypte, et l'on conclut que l'honorable défunt préférait prendre quelque autre chemin pour gagner sa demeure définitive. Le convoi fait donc demi-tour, s'engage dans une ruelle parallèle, avec son mort miraculeusement allégé, quand, l'horrible chose ! le cercueil s'effondre à nouveau à proximité du point de sa chute initiale. L'angoisse gagnant, et la présence évidente du surnaturel pénétrant la foule d'une sainte terreur, il fallut aviser. On constata alors que le vieux

« cheikh, par deux fois, avait refusé de passer de-
« vant — et derrière — la maison d'un sien pa-
« rent... Informations prises, et enquête rondement
« menée, avec l'aide stimulante de quelques coups
« de bâtons, il se révéla que le décès du vieil hom-
« me n'était pas aussi naturel qu'il avait d'abord
« paru, et que son bon parent en avait quelque peu
« précipité l'issue. Et justice fut faite, avec cette
« promptitude sans recours que les fellahs du Saïd
« apportent au règlement de leurs affaires familia-
« les. En agissant par deux fois sur ses porteurs,
« le défunt avait ainsi, de l'au-delà, désigné son as-
« sassin à ses concitoyens... » (2)



Il y a une trentaine d'années, Miss Blackman (3), dont le témoignage ne peut être sujet à caution, notait déjà qu'en Haute-Egypte, les morts disposaient de moyens sûrs et efficaces pour exiger le respect des usages ou assurer leur paix éternelle.

« On croit qu'au cours du convoi le défunt peut
« faire avancer ses porteurs plus ou moins vite. Si
« la marche est plutôt accélérée, on estime que le
« mort était un brave homme ou une brave femme,
« désirant aller le plus rapidement possible à sa
« dernière demeure, et envisageant sans appréhen-
« sion la perspective d'y recevoir les deux anges
« Nâkir et Nekîr, qui, croit-on, y viennent dans la
« première nuit suivant l'inhumation, pour exami-
« ner ce que fut la vie terrestre du défunt et pour
« l'interroger sur sa religion.

(2) Serge Sauneron, *op. cit.*, p. 94-95.

(3) W.S. Blackman, *The Fellahin of Upper Egypt*, Londres 1927.

« Les porteurs se sentent-ils soudain tirés en
« arrière, ou même mis dans une complète impos-
« sibilité de se mouvoir, on se persuade que l'em-
« placement choisi pour la sépulture ne plaît pas
« au défunt.

« Dans un village que je connais bien, il arriva
« ainsi que les porteurs d'un convoi funèbre ne pu-
« rent avancer d'un pas, le défunt faisant opposi-
« tion à reposer à l'endroit qu'on lui destinait.
« Mais, cette tombe étant déjà creusée et les por-
« teurs ne se souciant pas de céder à un pareil ca-
« price, ils se mirent à tourner plusieurs fois avec
« leur charge, de manière à étourdir le personnage
« récalcitrant au point de lui ôter tout pouvoir sur
« eux, et pour l'empêcher de comprendre qu'ils
« étaient en train de le transporter ! Ils purent ainsi
« arriver rapidement à la sépulture et l'y déposer
« sans plus de difficulté.

« Une autre fois, dans la rue, au delà de ma
« maison, je vis les porteurs tirés en arrière par
« une suite de secousses. La raison qui en fut don-
« née, la voici : la défunte était bouleversée, parce
« que son fils, un très jeune garçon, ne figurait pas
« dans le cortège. Il fallait donc que quelqu'un allât
« le chercher. Cela fait, la marche reprit et ne subit
« plus d'interruption. » (4)



Avec la conscience scientifique qui le caracté-
risait, Georges Legrain consigna, au début de ce siè-
cle, des faits identiques.

« Il suffit de regarder passer les enterrements

(4) W.S. Blackman, *Les fellahs de Haute-Egypte*, tra-
duction J. Marty, Paris 1948, p. 99 ; voir aussi p. 211.

« égyptiens de nos jours. J'en vois souvent ici ; il
« arrive parfois que le cortège s'arrête, et si je de-
« mande pourquoi : « C'est, m'est-il répondu sé-
« rieusement, parce que le mort ne *veut* pas aller
« plus loin et il *pèse*, il *s'alourdit*, il *fait le lourd*
« sur les épaules des porteurs ».

« Parfois le défunt, comme l'an passé feu El
« Haggi Saïd de Karnak, entend prendre le chemin
« des écoliers pour aller au cimetière et, « comme
« un gouvernail », disent les habitants, il oblige les
« porteurs à suivre la route qui lui plaît ; d'autres
« fois encore il les fait courir ou tourner sur place.
« Et tout ceci, je l'ai vu bien souvent et j'aurais
« été malvenu si j'avais paru douter de si beaux
« miracles. Voici d'ailleurs une déclaration authen-
« tique relatant ce qui advint lors de l'enterrement
« du fameux Sayed Youssef, le descendant de Yous-
« sef Abou l-Haggag, le vénéré patron de Louxor
« et le chef de sa mosquée :

TRADUCTION ⁽⁵⁾

« *Note sur la mort du Cheikh El-Sayed Youssef*
« *ibn el-Cheikh Abou l-Haggag.* Ce jour-là nous
« étions présents à l'enterrement. Au moment de la
« procession, nous portions la bière sur nos épau-
« les quand, arrivés près du Nil à côté du Cheikh
« Abou l-Abbas, nous sentîmes tout à coup que la
« bière s'appesantissait. Aucun de nous ne pouvait
« marcher. Nous descendîmes la bière, et après
« avoir récité la *fatha*, nous reportâmes la bière et
« nous ne sentîmes rien. Puis en allant sur la route
« du cimetière du côté ouest, personne ne put mar-
« cher, car le cheikh pesait dans la bière, puis sur

(5) Legrain donne aussi le texte arabe de la déclaration.

« la route nord, tantôt il s'alourdissait et tantôt il
 « devenait léger. Voilà ce que nous avons constaté
 « exactement et dont nous pouvons témoigner ; nous
 « étions les porteurs de la bière.

Le 6 novembre 1916

Signature de
 HASSAN ABDALLAH AWAD

Cachet de
 ABD EL-WARES GHONEIM

Signature de
 SOLIMAN KHALIL

« Ici tout le monde, même les porteurs, croit à
 « ces miracles. C'est, on le voit, une superstition
 « populaire très forte, commune à toute l'Égypte :
 « je ne suis pas le premier à l'avoir constatée et
 « rapportée. » (6)

*
 **

Trois quarts de siècle plus tôt, Lane rapportait déjà une histoire curieusement semblable à l'une de celles que Miss Blackman s'entendit relater pendant l'un de ses séjours en Haute-Égypte.

« Il y a peu, des hommes portaient la dépouille
 « d'un saint cheikh à la tombe qui lui avait été pré-
 « parée dans le grand cimetière qui est au nord de
 « la capitale ; mais, en arrivant à la porte appelée
 « Bab el-Nasr qu'il faut franchir pour atteindre ce
 « cimetière, ils se trouvèrent incapables d'aller plus
 « loin, une force surnaturelle les clouant à l'endroit

(6) Georges Legrain, *Un miracle d'Ahmès Ier à Abydos sous le règne de Ramsès II*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XVI, Le Caire 1917, p. 167-168.

« où ils étaient. « Il semble, dit l'un des porteurs, « que le cheikh soit résolu à ne pas être enterré « dans le cimetière de Bab el-Nasr. Qu'allons-nous « faire ? » Ils étaient tous très embarrassés ; mais « étant aussi obstinés que le saint lui-même, ils ne « cédèrent pas aussitôt à son caprice. Reculant de « quelques mètres, puis avançant d'un pas rapide, « ils pensaient, grâce à cet élan, faire passer de « force le corps par la porte ; mais leurs efforts fu- « rent vains ; et à plusieurs reprises ils répétèrent « inutilement l'expérience. Ils placèrent ensuite le « cercueil sur le sol pour se reposer et se concerter ; « et l'un d'eux, faisant signe à ses compagnons de « venir hors de portée de l'oreille du défunt santon, « leur dit : « Reprenons la bière, et faisons-la tour- « ner rapidement plusieurs fois jusqu'à ce que le « cheikh soit étourdi ; alors il ne saura plus dans « quelle direction nous allons, et nous pourrons fa- « cilement lui faire passer la porte. » Ainsi fut fait ; « le saint fut dérouté, comme ils s'y attendaient ; et « enterré sans difficulté à l'endroit qu'il s'était si « bien efforcé d'éviter. » (7)



Ce récit intéressa vivement Gérard de Nerval ; mais, fidèle à son procédé de transposition, l'auteur du *Voyage en Orient* accommoda l'histoire à sa manière (8) et en fit une scène vécue de son séjour au Liban.

(7) E.W. Lane, *The Modern Egyptians*, 1ère édition, 1836. Je traduis un passage de l'édition de 1944 (J.M. Dent and sons), p. 523-524.

(8) L'emprunt n'a pas été signalé par J. Sainte Fare Garnot (cf. J.M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, II, édition de 1955, p. 34-35). Il est, par contre, noté

« Le défunt était un santon qui vivait depuis
« longtemps à Beyrouth... et les musulmans [le re-
« gardaient] comme un saint...

« Cependant l'on avait ouvert la porte d'une
« petite construction carrée avec dôme destinée à
« être le tombeau du santon, et les derviches, pla-
« cés au milieu de la foule, avaient repris le corps
« sur leurs épaules. Au moment d'entrer, ils sem-
« blèrent repoussés par une force inconnue, et tom-
« bèrent presque à la renverse. Il y eut un cri de
« stupéfaction dans l'assemblée. Ils se retournèrent
« vers la foule avec colère et prétendirent que les
« *pleureuses* qui suivaient le corps et les chanteurs
« d'hymnes avaient interrompu un instant leurs
« chants et leurs cris. On recommença avec plus
« d'ensemble ; mais, au moment de franchir la por-
« te, le même obstacle se renouvela. Des vieillards
« élevèrent alors la voix. C'est, dirent-ils, un caprice
« du vénérable santon, il ne veut pas entrer les
« pieds en avant dans le tombeau. On retourna le
« corps, les chants reprurent de nouveau ; autre ca-
« price, autre chute des derviches qui portaient le
« cercueil.

« On se consulta. « C'est peut-être, dirent quel-
« ques croyants, que le saint ne trouve pas cette
« tombe digne de lui, il faudra lui en construire une
« plus belle.

« — Non, non, dirent quelques Turcs, il ne faut
« pas non plus obéir à toutes ses idées, le saint hom-
« me a toujours été d'une humeur inégale. Tâchons
« toujours de le faire entrer ; une fois qu'il sera de-

par Gilbert Rouger, édition critique du *Voyage en Orient*,
t. IV, p. 262 (note 1 de la p. 214 du tome II) et dans les
Œuvres de Gérard de Nerval, collection La Pléiade, t. II, p.
1332 (note 1 de la p. 310).

« dans, peut-être s'y plaira-t-il ; autrement il sera
« toujours temps de le mettre ailleurs.

« — Comment faire ? dirent les derviches.

« — Eh bien ! il faut tourner rapidement pour
« l'étourdir un peu, et puis, sans lui donner le temps
« de se reconnaître, vous le pousserez dans l'ouver-
« ture. »

« Ce conseil réunit tous les suffrages ; les chants
« retentirent avec une nouvelle ardeur, et les der-
« viches, prenant le cercueil par les deux bouts, le
« firent tourner pendant quelques minutes ; puis,
« par un mouvement subit, ils se précipitèrent vers
« la porte, et cette fois avec un plein succès. Le
« peuple attendait avec anxiété le résultat de cette
« manœuvre hardie ; on craignit un instant que les
« derviches ne fussent victimes de leur audace et
« que les murs ne s'écroulassent sur eux ; mais ils
« ne tardèrent pas à sortir en triomphe, annonçant
« qu'après quelques difficultés le saint s'était tenu
« tranquille : sur quoi la foule poussa des cris de
« joie et se dispersa. » (9)



En Egypte même, où dans chaque village la population fréquente soit la mosquée, soit l'église, les saints de la chrétienté ont certainement des pouvoirs semblables à ceux des saints de l'Islam. Mais il faut reconnaître que nous sommes assez mal informés sur les vénérables défunts en route vers le cimetière des chrétiens.

Pourtant Georges Legrain a retenu et noté un fait précis qui n'est pas sans quelque analogie, indi-

(9) Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, édition critique de Gilbert Rouger, t. II, p. 214-217 ; collection La Pléiade, *Œuvres*, II, p. 310-312.

recte il est vrai, avec les précédents : le créateur du monachisme n'ignore pas les moyens d'agir sur ceux qui portent les cercueils.

« Le gardien du couvent [de saint Pacôme] m'a
« affirmé que, voici quelques années de cela, un
« Européen chargea un marchand d'antiquités d'en-
« lever ce monument antique de l'endroit où il gi-
« sait depuis nombre d'années et de le lui mener au
« bateau qu'il avait sur le Nil. Le marchand s'en
« vint au couvent avec un camion attelé de deux
« chevaux. Il y chargea le cercueil, puis s'achemi-
« na vers Louqsor.

« Saint Pacôme, heureusement, veillait sur son
« couvent et les biens qu'il renferme. Il a horreur
« du vol, et chacun sait que quiconque, lors des
« grandes assemblées, voudrait dérober, même le
« plus petit fil du manteau d'un fidèle, en serait
« empêché par une force invisible qui n'émane que
« de lui seul. Pacôme agit ce jour-là avec une sin-
« gulière vigueur : les chevaux n'avaient pas fait
« cent mètres qu'ils tombaient morts, tandis que le
« cercueil descendait tout seul du camion et reve-
« nait prendre son rôle d'abreuvoir près du puits
« creusé à l'ombre de l'arbre. » (10)



Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est la France chrétienne du Moyen Age, et la France du Nord (11), qui fournit l'exemple le plus

(10) Georges Legrain, *Louqsor sans les Pharaons*, 1914, p. 134-135.

(11) Il faut rappeler ici que Godefroi de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, et son frère Baudoin, prirent la tête, en août 1096, des Lorrains, des *Français du Nord* et des Allemands en route vers Jérusalem par la vallée du Danube (Paul Alphandéry, *La chrétienté et l'idée de Croisade*, I, Paris, 1954, p. 82).

ancien de la force surnaturelle des morts sanctifiés que l'on conduit au tombeau. Il faut cependant remarquer que l'évènement se produisit au début de la troisième Croisade⁽¹²⁾, celle des Rois, alors que le succès, ou l'insuccès, des deux premières avait fait pénétrer d'Orient en Occident tant de produits nouveaux et tant de croyances extraordinaires.

C'est Maurice Druon qui évoque dans les *Notes historiques* accompagnant chacun des volumes de ses *Rois maudits*, la légende de saint Druon :

« Né en 1118 au hameau d'Épinoy, dépendant
« alors du diocèse de Tournai, puis du diocèse
« d'Arras, saint Druon..., à dix-sept ans, distribua
« les biens considérables qu'il avait hérités, et s'en-
« gagea comme berger... au village de Sebourg, dans
« le comté de Hainaut, à treize kilomètres de Va-
« lenciennes...

« Puis il entreprit le pèlerinage de Rome, y
« prit goût, et le fit à pied neuf fois de suite. Mais
« il dut renoncer aux voyages... ; il demanda qu'on
« lui construisit contre l'église de Sebourg une lo-
« gette d'où il pouvait avoir vue sur le tabernacle,
« et fit vœu de n'en pas sortir jusqu'à la fin de ses
« jours. Il tint fidèlement ce vœu, même le jour où
« l'église flamba, et la cabane aussi ; et l'on vit bien
« qu'il était saint lorsque le feu l'épargna.

« Il mourut le 16 avril 1189. De plusieurs lieues
« à la ronde, le peuple accourut en larmes pour lui
« baiser les pieds et emporter quelques morceaux
« du misérable vêtement qui le couvrait. Ses pa-
« rents, les seigneurs d'Épinoy, voulurent rappor-

(12) Mon collègue, M. Hans Goedicke, me signale un autre exemple dans la geste des *Nibelungen* (Siegfried), définitivement établie à la fin du XIIe siècle ; or l'Ordre teutonique fut fondé à Jérusalem vers 1128, mais il exerça surtout son influence en Allemagne.

« ter son corps dans son village natal, mais le char
 « où l'on avait placé la dépouille s'immobilisa à la
 « sortie de Sebourg, et tous les chevaux que l'on
 « amena en renfort furent incapables de le faire
 « avancer d'un pas. On fut donc obligé de laisser
 « le corps du saint là où il était mort. » (13)



Il importe maintenant de rechercher l'origine d'une croyance populaire aussi enracinée et aussi répandue.

Gérard de Nerval qui, selon toute vraisemblance, n'eut jamais connaissance d'une légende postérieure aux premières Croisades, celle de saint Druon, la considéra comme une survivance d'un ancien culte syrien : (14)

« Le spectacle de ce mort capricieux, qui s'agi-
 « tait dans les bras des porteurs et refusait d'entrer
 « dans son tombeau, me remit en mémoire un pas-
 « sage de Lucien, qui attribue les mêmes fantaisies
 « à une statue de bronze de l'Apollon syrien. » (15)

Mais, comme la mémoire de Nerval n'est pas, dans ce cas précis, particulièrement fidèle, il est préférable de citer ici le texte même de Lucien de Samosate :

« J'aurais beaucoup à dire au sujet des activités

(13) Maurice Druon, *Les Rois Maudits, III, Les Poisons de la Couronne*, p. 288-289, note 17.

(14) C'est sans doute pour cela qu'il situe un récit manifestement emprunté à Lane, non en Egypte, mais à Beyrouth.

(15) Il s'agit de l'Apollon d'Hiérapolis. Cette ville (aujourd'hui Membidj) était située au nord-est d'Alep et à 23 kilomètres de l'Euphrate. — Texte de Gérard de Nerval dans *Voyage en Orient*, édition critique de Gilbert Rouger, t. II, p. 217; collection La Pléiade, *Œuvres*, II, p. 312.

« de ce dieu. Je ne rapporterai que ce qui est le
« plus digne d'admiration. En premier lieu, je ferai
« mention de sa puissance oraculaire. Il y a chez
« les Grecs de nombreux oracles ; il y en a aussi de
« nombreux chez les Egyptiens, et en Libye com-
« me en Asie, il en est également de nombreux.
« Mais ces oracles ne profèrent rien sans le secours
« de prêtres ou de prophètes. Celui-ci, par contre,
« se meut lui-même et se fait lui-même jusqu'au
« bout l'artisan de la prédiction. Voici comment il
« procède. Lorsqu'il veut rendre un oracle, il com-
« mence d'abord par s'agiter sur sa base. Les prê-
« tres l'enlèvent aussitôt. S'ils ne l'enlèvent pas, il
« se prend à suer et à s'agiter encore plus violem-
« ment. Aussitôt que les prêtres le portent en le
« chargeant sur eux, le dieu les conduit en les fai-
« sant tourner en tous sens et en sautant de l'un
« sur l'autre. A la fin, le grand-prêtre l'affronte et
« l'interroge au sujet de toutes sortes d'affaires. S'il
« désapprouve la chose qu'on lui propose, le dieu
« se retire en arrière ; s'il y consent, il pousse en
« avant, à la façon des cochers, ceux qui le por-
« tent. » (16)



Certes, voilà un récit qui rappelle étrangement les phénomènes surnaturels que j'ai précédemment rapportés. Mais l'Apollon syrien n'est, dans le Panthéon antique, qu'une recrue relativement récente qui a certainement usurpé les attributions de divinités plus anciennes.

Macrobe ne rapporte-t-il pas que Zeus héliopo-

(16) Lucien de Samosate, *La déesse Syrienne*, traduction de Mario Meunier, Paris, 1947, p. 103-104.

litain, qu'il identifie d'ailleurs avec Apollon, rendait ses oracles d'une manière à peu près identique : sa statue, hissée sur un brancard, obligeait ses porteurs à suivre la direction qu'elle leur indiquait. ⁽¹⁷⁾

Et, selon Diodore de Sicile, Jupiter Ammon ne dirigeait pas autrement ses porteurs : sa statue, ornée d'émeraudes et de pierres précieuses, « était portée dans une nacelle d'or, sur les épaules de quatre-vingt prêtres ; ceux-ci la transportaient, dociles, là où le dieu leur faisait signe d'aller ». ⁽¹⁸⁾



La barque de Jupiter Ammon nous ramène en Egypte. Or, c'est en étudiant une stèle d'Abydos où est représentée une sortie solennelle de la barque du roi-dieu, Ahmès Ier, le fondateur de la XVIIIe dynastie, que Georges Legrain a, le premier, suggéré un rapprochement entre les croyances modernes aux pouvoirs surnaturels des défunts et celles relatives aux pouvoirs oraculaires des dieux dans l'ancienne Egypte : ⁽¹⁹⁾

« Je pense qu'elle (la croyance aux pouvoirs
« surnaturels des morts vénérables) vient de l'anti-
« quité pharaonique et que les porteurs de barques
« sacrées devaient parfois croire sentir le dieu
« s'alourdir sur leurs épaules comme les porteurs

(17) Macrobe, *Saturnales*, I, 23.

(18) Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII, 50.

(19) Les barques royales étaient, par définition, des barques divines. Legrain dresse d'ailleurs (référence citée *infra*) la liste des oracles qu'il connaît, rendus par les barques d'Amon-Rê, Khonsou, etc.

« de cercueil prétendent sentir le mort peser sur
« les leurs. » (20)



Serge Sauneron arrive d'ailleurs à la même conclusion puisque le récit qui vient en tête de cet article est précédé d'une description vivante et imagée d'un « oracle de la barque ». Cette description est si pittoresque dans sa vérité qu'il me paraît nécessaire, en terminant, de la citer en entier :

« De reposoir en reposoir, au milieu d'un grand
« concours de foule, la barque qui portait la statue
« divine se déplaçait sur les épaules des porteurs,
« acclamée par les fidèles ; c'était alors l'occasion
« la plus propice pour interroger le dieu : fendant
« la cohue, les plaignants tentaient d'approcher de
« la barque ; et tandis que le silence, progressive-
« ment, s'établissait autour d'eux, et qu'un frisson
« d'appréhension les pénétrait, ils s'adressaient di-
« rectement à la divinité : « *Mon bon seigneur, est-
« il exact que j'aie volé tel ou tel objet à un tel ?* »
« Un moment d'angoisse suivait, plus ou moins pro-
« longé, selon le temps que le dieu mettait à exa-
« miner en lui-même la question. Et brusquement
« les porteurs se sentaient pénétrés de la volonté
« divine. Selon le cas, ceux de l'avant sentaient leur
« fardeau s'appesantir, devenir insoutenable, et de-
« vaient s'incliner sous un poids devenu de plomb :

(20) Georges Legrain, *Un miracle d'Ahmès Ier à Abydos sous le règne de Ramsès II*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, XVI, Le Caire 1917, p. 168. — Legrain, dans le même article (p. 167, note 2), ajoute la remarque suivante : « M. Lebnan, d'Erment, m'apprend qu'en Syrie, la superstition est contraire. Le mort veut s'élever vers le ciel, et les porteurs se cramponnent aux barres de la civière pour l'en empêcher. »

« si le dieu penchait ainsi, c'est qu'il approuvait ;
« en d'autres circonstances, les porteurs se voyaient
« poussés en avant ou brusquement contraints de
« reculer, toujours à l'instigation du dieu présent
« dans sa barque : s'il voulait avancer, la réponse
« était positive ; dans le cas contraire, c'est que le
« dieu disait non. Quand l'un des pétitionnaires
« avait été approuvé par l'oracle, son rival pouvait
« « contre-interroger », pour essayer de reprendre
« l'avantage ; mais même si le dieu consacrait son
« échec par une nouvelle affirmation, le plaignant
« ne se tenait pas forcément pour battu. Il pouvait
« renouveler ses questions auprès d'un autre dieu
« en promenade, ou devant un autre reposoir ; les
« prêtres de clergés différents ne représentant pas
« toujours la même tendance, le pétitionnaire pou-
« vait espérer voir quelque dieu se montrer plus
« conciliant... » (21)

Louis-A. Christophe

(21) Serge Sauneron, *Les prêtres de l'ancienne Egypte*,
p. 94.

BON REVEIL !

LE BOUCHER

Le boucher du village, un de nos plus riches habitants, s'entoure d'un cercle d'amis qui lui tiennent compagnie toutes les nuits. Moi j'aime rester avec cet homme parce que sa table est la moins bruyante et la moins bavarde. Quand je m'assieds avec lui, dans son groupe, j'ai l'impression de celui qui vient de quitter une rue étroite pleine de monde et de bêtes et qui débouche au soleil dans un petit jardin touffu où le gazouillement des oiseaux semble lui demander : pourquoi tout ce bruit ? quelles sont les raisons de ces disputes ?

N.D.L.R. — Voir la première partie dans le No. de décembre 1957.

Yéhia Hakki est né au Caire en 1905. Etudes de Droit à l'Université Egyptienne. D'abord avocat, il entre dans l'Administration. En 1927, il est nommé Secrétaire de Préfecture à Manfalout, en Haute Egypte. En 1929, il entre au Ministère des Affaires Etrangères, où il devient, après une longue carrière, ministre plénipotentiaire en Lybie. Il est actuellement Directeur Général de l'Administration des Arts au Ministère de l'Orientation Nationale. Les principales œuvres de Yéhia Hakki sont des recueils de contes et de nouvelles : **La lampe à huile** (1944), **Boue et Sang** (1955), **La mère des estropiés** (1955). L'œuvre que nous publions aujourd'hui, parue en 1956, est la plus longue de l'auteur. Cependant, fidèle à son génie de conteur, Yéhia Hakki l'a composée de petites pièces indépendantes et son unité est plutôt impressionniste et orchestrale. « La Revue du Caire » a déjà publié de Yéhia Hakki **La lampe à huile** (nov. et déc. 1953) et **Le Facteur** (sept. à déc. 1956).

L'assemblée du boucher dégage une certaine atmosphère propre à elle seule. Les contradictions dans cet homme me charment : le jour il a un air rébarbatif et dur, son bras armé d'un couteau s'abat sur la chair et les os comme une statue de Lucifer chargée de détruire la vie et de déchiqueter, ou comme s'il frappait un vieil ennemi rusé pour se venger d'une ancienne rancune dont il souffrirait encore. Ses mains et ses habits se couvrent de sang qui lui tâche le visage quand il essuye la sueur avec la main ; on penserait, à le voir, que son nez et ses yeux trouvent dans l'odeur et la vue du sang un plaisir extrême. Quand il transporte la bête égorgée de la voiture à sa boutique, sa démarche lente et sûre d'habitude, devient la fuite agile d'un chien volant un os : les yeux fixes et étincelants, montrant les dents et grondant comme un monstre si quelqu'un s'approche de lui. Mais cette image est fautive, c'est la déformation professionnelle, chaque métier couvre celui qui le fait d'un masque cachant son vrai visage. Ainsi, lorsque je rencontre ce même homme la nuit, je le trouve semblable à un enfant timide, on pressent en lui une bonté aux racines solides, un calme qui décourage les milliers de questions sans réponses, une tranquillité pareille à un baiser humide étouffant le cri de l'âme désespérée de ne jamais atteindre la beauté et la justice perdues. Il semble vous dire : « Ainsi va la vie, prenez-la comme elle est. Gardez-vous d'être mauvais ou injuste, gardez-vous d'être lassé de la bonté même si l'on vous accuse de bêtise, de stupidité ou de faiblesse. »

Dans la vie du boucher il y a un drame qui est peut-être l'une des raisons qui m'attire vers

lui. Les villageois en parlent en secret ; certains connaissant l'histoire s'en désintéressent laissant le bonhomme à son destin et ne le jugeant ni en bien ni en mal ; certains en flairent les nouvelles phases, se moquant de cet homme fort si facilement soumis et du boucher changé en mouton. D'autres, en petit nombre, voient dans ce drame une raison qui augmente leur amitié et leur respect pour l'homme. Chose étonnante, les femmes du village quoique ne donnant pas leur avis se comptent dans cette dernière catégorie.

Cette histoire a commencé voici dix ans, le jour où un cirque ambulante est passé par chez nous, installant ses tentes près du pont. Il ne demeura parmi nous que trois jours, puis il partit emportant avec lui — quel scandale ! — la jeune fille brune que le village entier chérissait et que tout le monde destinait pour épouse à son cousin germain, le riche boucher. Le village l'aimait parce qu'elle était une belle jeune fille à la fois naïve et audacieuse, sympathique et par dessus le marché orpheline. Son père avait été un commerçant aisé que la crise de l'après-guerre avait atteint et ruiné. Il était mort vaincu, laissant sa femme et sa fille dans le besoin. Le boucher se présenta s'engageant à prendre soin d'elles et à les protéger. Des gens ont prétendu qu'il n'avait pas fait ce geste pour la simple gloire de Dieu mais parce qu'il aimait la jeune fille brune de tout son cœur, espérant l'épouser. Lui, attendit patiemment sans presser la mère ni la fille, cette dernière étant encore une enfant. Il voulait que le désir du mariage vienne d'abord de son côté à elle afin qu'un acquiescement ne soit point une obligation pour

elle ou l'acceptation d'un devoir de gratitude car l'amour est égoïste, absolu, sans excuses, un sentiment pur qui ne tolère pas de mélange.

La jeune fille sautant de joie se rendit au cirque le premier soir avec sa mère, notre village n'ayant jamais connu d'attractions. Elle s'assit les nerfs tendus, le cou raide, le regard avide de tout ce qu'elle voyait et riant à pleine bouche comme une enfant. Devant elle défilèrent, aux sons d'une flûte et du tambourin jouant de vieux airs, les tours périlleux de l'acrobate, la danse des chevaux, les jeux des chiens savants et ce rodéo comique qu'on ne voit que dans les cirques de province, la lutte entre un âne et son cavalier qui finit par être jeté à terre. Puis apparut un jeune homme de taille moyenne, énorme comme un ballon gonflé, coiffé d'un bonnet long et pointu, le visage enduit de poudre blanche : c'était le clown. Celui qu'on gifle, qui reçoit les coups de pieds et les seaux d'eau tandis qu'il rit et saute, tombe et se relève ; celui qu'en même temps on raille et on plaint. Le jeune homme passait devant les spectateurs taquinant un enfant, effrayant un autre. Il s'arrêta en face d'elle, son visage s'approcha de celui de la jeune fille, elle vit ce qui apparaissait encore de ses lèvres, une ligne rouge couleur de sang, il saisit sa natte droite de derrière son dos, la passa par dessus l'épaule de la jeune fille et la posa sur sa poitrine puis la fixant un instant dans les yeux il la quitta pour quelqu'un d'autre. Au premier abord, elle fut gênée par ce jeu, son visage rougit de honte, elle n'était pas habituée à ce qu'une main étrangère toucha ses cheveux et devant tout ce monde, puis elle éprouva dans tout son corps

un tremblement frileux dont elle ignorait la cause. De ce visage caché sous son maquillage, il ne restait devant elle que deux immenses yeux noirs, profonds et brillants où transparaissait au delà du fatras d'une superficialité mensongère une étincelle éclatante de joie, de gaieté et d'amour de la vie. Ce regard transperça son cœur, elle sentit que toute sa vie s'était transformée, soudain, d'une couleur terne, vague, sans charme et sans goût — où son corps et son âme végétaient, en parasites aveugles, sans qu'elle soit émue de ce qui se passait en elle ou autour d'elle — en une couleur expressive, rayonnante, où se noyaient toutes les futilités, où se mêlaient la vie et la joie, le corps et l'âme en un unique et solide élément indivisible.

Le lendemain elle l'aperçut vers midi traversant le marché pour acheter chez l'épicier le fromage et les olives qui composaient tout son déjeuner. Elle vit un jeune homme maigre, au visage pâle marchant lentement, les yeux pudiquement baissés; tout, en lui, manifestait que sa gaieté décuplerait s'il trouvait quelqu'un pour la partager. Mais s'il demeurait solitaire, cette lueur s'éteindrait dans son cœur, il dégringolerait l'échelle de la vie et de la santé vaincu par la misère, battu par la maladie.

Ceux qui étaient allés au cirque le premier soir n'y retournaient pas le second: nous ne sommes pas riches et le cirque présentait le même programme tous les soirs; mais la jeune fille brune insista auprès de sa mère qui l'accompagna une seconde fois. Le clown s'arrêta de nouveau en face d'elle, il saisit sa natte gauche la passa par dessus son épaule et la posa sur sa poitrine, les yeux rieurs lui dirent:

« Avez-vous passé une bonne nuit et une bonne journée ? » De tous les spectateurs il ne se rappelait que ce visage brun et ouvert, plein de santé, santé du corps et santé de l'âme. Serait-il malheureux celui qui contemplerait ce beau visage veillant sur son sommeil ou à son réveil ? Cette jeune fille était une fleur sauvage, il lui fallait vivre dans le soleil et dans le vent et non rester prisonnière, entourée de murs comme dans un vase.

La troisième nuit la jeune fille était à sa place au cirque. Sa mère, sévère, était assise à côté d'elle, désapprouvant la prodigalité de sa fille quand l'argent était si nécessaire. Elle cherchait à se tromper elle-même en pensant que c'était là la raison de son mécontentement à l'égard de sa fille, mais son cœur était rempli d'autres peurs et de doutes plus terribles que la simple dépense d'argent, puis elle craignait les mauvaises langues.

Le clown fit le tour de la piste et s'arrêta devant la jeune fille brune, il saisit cette fois-ci les deux nattes et les noua sur sa poitrine unissant les deux jumelles séparées. Ainsi se réalisa le circuit électrique, un nœud qui malgré sa fragilité ne pouvait être rompu.

En se mettant au lit la jeune fille s'interrogeait... Quelle joie ce serait d'avoir un tel compagnon, elle visiterait avec lui toutes les villes du pays, du Sud au Nord ; elle irait sur toutes les routes, écouterait tous les bruits et les sons, dès qu'elle se sentirait à l'étroit dans un endroit elle le quitterait pour un autre. Si elle demeurait au village, elle devrait se rendre aux vœux de tous, épouser son cousin le boucher. C'était, il est vrai, un homme bon et généreux mais son

cœur n'était pas porté vers lui et puis elle n'aimait pas l'odeur du sang, de la chair et des os. Si elle refusait ce mariage le village entier allait tenir sur son compte les propos les plus méchants et condamnerait son ingratitude. Et personne n'oublierait comment, dès son enfance, elle était différentes des autres filles, aimant jouer plutôt avec les garçons qu'avec ses compagnes, grimpant avec eux aux arbres courant dans les champs derrière les grenouilles et les frelons.

Le cirque s'en alla et la jeune fille brune partit avec lui. Ce fut un grand scandale qui ne s'adoucit un peu que lorsque nous apprîmes plus tard que le jeune homme l'avait épousée au village voisin, qu'il descendait d'une bonne famille éprouvée par le destin et qu'il traitait sa femme généreusement.

Quant à la mère, on ne la vit plus, la maladie la terrassa et elle ne tarda pas à quitter cette vie, déplorant son sort, plaignant sa fille et lui souhaitant le bonheur.

Les années passèrent...

Un beau matin, le cocher se dirigea comme d'habitude vers la gare à la recherche d'un client et voici que la jeune fille brune était descendue du train suivie de deux garçons et d'une fillette. Elle se tenait debout, gênée, regardant à droite, à gauche. Délaissant les autres passagers, le cocher courut vers elle pour la saluer et lui souhaiter la bienvenue. Elle faillit presque se jeter dans ses bras, entourer son cou et l'embrasser en pleurant :

— Ma mère est morte, mon mari est mort et me voici seule avec ces trois orphelins ne sachant que faire ni où aller.

Il lui dit en souriant :

— Ce pays est vôtre et le monde est bon. Venez, je sais où vous emmener.

— Chez mon cousin? M'acceptera-t-il ?

— Vous gâterez tout en lui demandant de vous pardonner, sa blessure saignera à nouveau. Entrez chez lui comme un voyageur cher, venant de loin, qui apporte un cadeau.

— Quel cadeau? Vous voyez mes habits usés. Cette caisse et ce balot voilà tout ce que je possède.

— Y a-t-il un cadeau plus précieux que trois orphelins? Notre prophète était orphelin et aucun livre céleste n'a parlé de ces déshérités comme le nôtre où il nous est ordonné de prendre soin d'eux. Et puis, votre cousin est un homme bon et généreux, vous le savez.

Il hocha la tête et sa joie se refroidit un peu quand il l'entendit répondre :

— A cause de mes orphelins, conduis-moi vers lui.

Tout le village apprit que le clown était mort dans un pays désert et difficile où le cirque s'était arrêté, atteint par un mal pernicieux qui fit beaucoup de victimes, moissonnant les âmes et détruisant les foyers. La jeune femme avait perdu, comme beaucoup d'autres tout ce qu'elle possédait, elle était revenue sur ses pas, seule, sans amis ; son compagnon errant de ville en ville avait atteint le terme de son voyage dans un cimetière étranger.

Quand elle frappa à la porte du boucher, il lui ouvrit et ne prononça en la voyant que ces mots :

— Soyez les bienvenus toi et tes enfants, tu es chez toi.

Il lui demanda la permission d'aller inviter quelques femmes de la famille, mais penchant la tête vers ses petits, elle lui dit :

— Pourquoi les déranger ? Je ne veux voir personne. Vous feriez mieux d'amener le maa-zoun si vous désirez que je reste avec vous.

Elle avait enfin accepté de l'épouser et c'était elle qui en exprimait le désir.

Certains villageois décrétèrent : « il devait la renvoyer ou lui conseiller d'épouser cette fois-ci un clown. » Les villageoises dirent : « la pauvre, elle n'a pas eu de chance, après tout c'est une brave fille » et elles firent l'éloge de la générosité et de l'indulgence du boucher tout en sachant qu'il n'avait agi que poussé par l'amour.

Le village commençait à oublier la jeune femme brune, puis des bruits recommencèrent à courir : on chuchotait qu'elle était décidément d'un naturel mauvais qui ne gagnait rien à l'expérience, que la générosité et l'indulgence n'avaient aucun effet sur elle. Elle s'habillait convenablement, à présent, et ses enfants mangeaient la meilleure nourriture mais ses regards étaient toujours perdus, repliée sur elle-même elle ne s'intéressait à rien de ce qui l'entourait.

Elle accompagnait un jour une des amies de son âge au moulin du village pour moudre son blé. Elle s'assit dans un coin, toute seule, tandis que ses compagnes se pressaient et se poussaient autour du garçon meunier, leurs rires et leurs disputes arrivaient jusqu'à elle pleins de gaieté et de joie. Sur le chemin du retour, elle apprit de ses amies que ce jeune homme était étranger au village et orphelin. Il passait sa journée au moulin où il travaillait du le-

ver au coucher du soleil puis la fatigue le poussait dans une petite chambre derrière le moulin, donnant sur le cimetière, où il s'endormait comme un mort jusqu'à ce que le réveille le premier coup de sifflet de l'allumeur de la meule à l'aurore. Il n'avait même pas le temps de souffrir ou de se plaindre.

La fois suivante, elle s'assit de nouveau dans son coin retiré mais elle tendit l'oreille aux rires de ses amies et sourit légèrement. Ses nerfs trouvèrent un peu de calme au moulin malgré le bruit de la machine, le bavardage des femmes et cette poussière de grains, blanche, qui couvrait les cils les rendant pareils aux albinos et qui pénétrait par le nez jusqu'à la gorge. La poussière remplissait l'atmosphère, il lui semblait regarder à travers un fin rideau — ainsi l'au-delà est caché aux âmes avides — comme si le spectacle qu'elle apercevait se passait sur une autre planète. La raison de son calme était peut-être le charme répandu par le nuage de farine fraîche où elle tendait la main y sentant une vie riche et généreuse, chaude et humide comme si elle serrait la main d'un être ayant l'innocence de la virginité, immatériel, ayant ôté son armure mais dont la nudité était de grâce et de gloire. L'odeur de la farine fraîche est un des parfums les plus fins, la respiration des épis de blé dans les champs quand elle livre le secret de la fécondation et la douleur de la terre créatrice y est mêlée à l'odeur du pain frais sortant du four. Cet arôme rappelait à la jeune femme la vie dans toute sa splendeur première avant l'apparition du péché et des souillures, elle lui représentait le travail et l'effort en plein air loin des calomnies et des médisances.

Lorsqu'à sa troisième venue au moulin elle voulut en partant soulever son panier, elle vit deux mains se tendre pour l'aider à le porter à sa tête; elle releva le visage et aperçut en face d'elle une figure enduite de farine sur laquelle était posée en guise de coiffure un bonnet long et pointu, fabriqué avec des sacs de farine. Elle passa la nuit, éveillée, se tournant et se retournant sur son lit; lorsqu'elle s'assoupissait des rêves habités de fantômes et de voix venaient couper son sommeil comme si un autre monde voulait la dérober au sien... Quand son mari la rejoignit, ce soir-là, elle se refusa à lui, prétextant une légère indisposition. Pour qu'on la crut elle demeura couchée quelque temps, entendant dans ses oreilles un remous dont elle ignorait la cause. Mais quand arriva le jour de moudre le blé elle se leva guérie et fraîche, bien que son regard demeura éteint et sa voix faible. Le garçon meunier la servit avant ses compagnes, elle attendit qu'il finisse et l'examina à loisir. C'était un jeune homme si maigre qu'on eut dit qu'il était passé lui aussi par la meule, au visage long, fatigué, patient; un front haut et deux grandes oreilles comme les anses d'un panier. Silencieux, il ouvrait la bouche pour prononcer de rares paroles; les mouvements de son corps étaient lents, il marchait en traînant et quand il se baissait, c'était comme si son dos s'était soudain cassé. Puis il tournait son cou tout en restant plié en deux à droite et à gauche, vers les filles, à croire que sa tête allait se détacher de son corps. Sa description était peut-être exagérée mais c'est ainsi qu'elle le voyait; son cœur, attiré par ce jeune homme, s'emplit d'une affection qui la submergea, un désir indompta-

ble la prit qui la poussait à le serrer dans ses bras pour adoucir les mouvements de ce corps et libérer cette langue.

Les on-dit circulèrent sur son compte. On prétendait qu'elle rencontrait le garçon meunier à la faveur de la nuit, en cachette de son mari, ne le quittant que lorsqu'il avait tout mangé de ce qu'elle lui apportait comme nourriture, fruits et douceurs. On racontait que les ombres qui se glissaient au cimetière dans l'obscurité, qui se parlaient en chuchotant n'appartenaient pas au monde des djinns comme le pensaient certains ivrognes passant par là de retour chez eux, le soir. D'autres langues avancèrent que les femmes du village favorisaient ces rencontres et les protégeaient. Ceci ne m'étonne d'ailleurs pas de nos villageoises, qui ont toujours besoin d'un secret pour se croire supérieures aux hommes ; de plus elles adorent le danger et la délicieuse incertitude créée par la clandestinité. Et, parce que cette jeune femme avait reçu du ciel un charme qui la faisait aimer quoiqu'elle fût, comme dans une famille on choisit toujours parmi les enfants un seul qui aura le plus d'affection et de gâteries, ainsi notre village l'avait choisie pour pouvoir tout lui pardonner. Il n'existait aucune preuve montrant que ses relations avec le garçon meunier aient dépassé les limites de rencontres innocentes ou d'une bienveillance pareille à celle que portent les vieilles femmes aux chats abandonnés, ou que leurs rapports fussent condamnables par l'honneur ou par la religion.

Malgré tout, personne ne croyait qu'ils demeureraient innocents quand la nuit les couvrait de son aile et les cachait aux yeux du monde

et des gens. Dieu seul sait ce qu'il y avait entre eux et ce qu'ils se disaient. Les curieux auraient été bien plus embarrassés encore s'ils l'avaient vue, avant de se mettre au lit, après avoir nourri et couché ses enfants, prosternée et suppliante murmurer les yeux brillants et les lèvres pâles : « Mon Dieu ! Tu as créé les cœurs, c'est donc toi qui les peuple. Sinon, comment expliquer l'échec de toutes mes tentatives de résistance, qu'est-ce qui me fait agir sauf Ta puissance et Tes ordres ? Mais si Tu donnes l'amour, pourquoi n'ajoutes-Tu pas au cœur des hommes la compréhension et la raison ? Pourquoi n'ôtes-Tu pas de leurs yeux les bandeaux et de leurs âmes la dureté et la mesquinerie ? Pourquoi as-Tu fait de l'amour une source de maux et de désespoir pour les âmes généreuses qui ne devraient pas souffrir ? Comment l'amour peut-il être, lui toute lumière et toute tendresse, une force destructrice ? Tu y mêles le déchirement entre deux devoirs que Toi-même Tu as assignés... Qui trahirai-je ? Mon cœur ou mes enfants ? Non je ne trahirai aucun d'eux, mais aies pitié de moi, pardonne et protège-moi... »

Quant au boucher tous ces racontars lui avaient été rapportés, bien sûr ; il s'était tu et sa fierté lui avait défendu d'espionner sa femme. Il profita d'une légère maladie pour transporter son lit de la chambre conjugale en une autre où il le laissa après sa guérison. Que devait-il faire ? La chasser ? Il l'aimait et même s'il n'avait rien éprouvé pour elle, où irait-elle avec ses enfants ? Les abandonnerait-il quand ils avaient trouvé la sécurité sous son toit ? C'était sa femme et sa cousine ; qui la protégerait si lui la livrait au scandale ? S'il avait en-

tendu parler d'un homme aisé, qui aurait pu l'entretenir elle et ses enfants, il lui aurait rendu la liberté; mais ce garçon meunier gagnait son pain quotidien en se tuant à la tâche. C'était peut-être une crise passagère qui finirait d'elle-même, dont la jeune femme se relèverait; elle comprendrait alors la valeur de son mari. Qu'elle demeure donc chez lui comme une précieuse invitée.

Il l'abandonna à son Créateur, plus compréhensif et plus miséricordieux; les gens diront de lui ce qui leur plaira, ils se moqueront de lui comme ils le voudront; ceux qui demandent l'indulgence sans l'accorder, qu'il leur soit pardonné.

Le boucher passa dorénavant ses nuits à la taverne avec un groupe d'amis fidèles. Personne n'avait le courage de l'entretenir de ces racontars, tout en sachant qu'il n'en ignorait rien. Il demeurait sous les regards inquisiteurs calme, souriant, indulgent, remettant le règlement des comptes au jour du Jugement entre les mains de Dieu le terrible, le vengeur et le miséricordieux.

LE NAIN

Une voix forte et avinée s'élevant près du bar interrompit mes réflexions :

— Une chope de bière pour tout le monde à mon compte ! Aujourd'hui, c'est jour béni et une occasion qui ne se présentera plus !

Cette largesse d'ivrogne nous fit tous sourire et la plupart d'entre nous continuèrent à

boire et à converser sans se soucier de ces paroles ni de celui qui les avait prononcées. Nous le connaissions tous et c'était une scène à laquelle nous étions habitués tous les deux ou trois mois. Nous savions aussi comment déboutait l'incident et de quelle manière il se terminait chaque fois. Un court moment ne s'était pas passé que les sourires se changèrent en rire général et tous les présents se tournèrent vers l'endroit d'où venait la voix pour se moquer du spectacle d'un homme de petite taille, presque un nain, qui gesticulait tirant le tavernier par la manche, s'accrochant aux habitués qui faisaient mine de s'opposer à son invitation mais qui voulaient bien saisir l'occasion de l'ivresse et de la générosité de l'homme qui les poussait vers le bar, les poussant d'une manière qui exigeait de sa part un effort mais qui pour eux était légère. Il jurait ses grands dieux qu'ils devaient trinquer avec lui et se tournait vers les récalcitrants les menaçant tous qu'on ne le verrait plus en leur compagnie s'ils refusaient. Nous comprenions à ses menaces combien cet homme nous chérissait et qu'une fâcherie entre nous lui semblerait une catastrophe terrible. La résistance de ceux qui étaient debouts autour de lui s'affaiblit, ils lui tapait sur l'épaule :

— Allons ne vous fâchez-pas, calmez-vous !

Ils avaient pressenti qu'un refus serait pris pour une insulte, l'homme croirait qu'ils ne le prenaient pas au sérieux, à cause de sa petite taille et de son tempérament nerveux, le traitant en enfant, non en égal. Il prendrait l'opposition à son désir pour une brimade et ils savaient qu'il avait peur de deviner dans leurs regards ce que leurs esprits pensaient : « Mon

vieux ! Cet argent ne t'appartient pas pour que tu le dépenses ainsi ! » Quand il s'aperçut que leur adoucissement ne les menait pas vers le bar, son visage s'assombrit de colère ou de honte. C'était donc ainsi pensait-il qu'ils le récompensaient de ce que chaque nuit il leur ouvrait son cœur, leur racontait ses secrets, leur livrait son âme.

Sa colère tomba rapidement, il demeurait debout, embarrassé, dominé par un sentiment de peine et de désespoir. Aucun d'entre nous n'eut le cœur de l'abandonner dans sa détresse et nous nous rendîmes à son désir en buvant la chope de bière qu'il nous offrait. Mais il ne répondait plus aussi facilement à nos plaisanteries ; n'aurions-nous pas été plus équitables en lui accordant son plaisir pur, sans y mêler de la peine. La générosité n'a plus de sens ni de goût lorsqu'elle est acceptée de force ou après trop d'insistance. Un malin lui posa une question qui, on le savait, effacerait ses soucis, le sauverait en pleine défaite. C'était la planche de salut après la déception :

— Quand a eu lieu la réconciliation ? Comment l'avait-il obtenue ? Combien avait-il soutiré ?

Ce fut en effet le salut : nous lui avons offert une occasion de parler et de nous livrer ses secrets, ce qui avait la faculté de calmer ses esprits et de le rendre heureux.

Ce nain se disait faussement l'un des fils de notre village. Il descendait d'une famille dont les veines ne charriaient point un sang paysan. S'il nous parlait de sa première patrie, nous imaginions un peuple vivant au désert, vêtu de peaux de bêtes les jambes arquées, se

nourrissant en hiver, quand la neige bloquait les portes de leurs maisons de viandes en tranches séchées. Comment s'étaient-ils résignés à quitter leur patrie et à émigrer à l'étranger quand nous préférions mourir plutôt que d'abandonner notre village même pour une ville proche sur notre territoire national ?

La famille du nain s'était établie dans la capitale, fréquentant la cour du Sultan qui, étant de leur propre race leur avait donné des terres dans notre région. Cette famille bâtit sur cette terre une grande demeure dont le mobilier et la décoration, composés d'objets d'art, étaient un sujet de conversations et d'émerveillement pour nos villageois. Des vases de marbre aux formes étranges, des armures et des épées recourbées accrochées aux murs, d'immenses tapis où les pieds s'enfonçaient mais qui pliés pouvaient tenir dans un mouchoir. Avec le mobilier furent amenés une gazelle, un perroquet, un singe — (qui fit la joie des enfants du village) — et une chatte toute ronde blanche et paresseuse dont les yeux étaient de couleurs différentes, et quand nos aïeux apprirent qu'elle était sourde par-dessus le marché, ils ne s'étonnèrent plus de la voir s'enfuir devant les rats. Cet animal était bien différent de nos chats qui entrent et sortent de nos maisons sans se soucier de nous et sans que nous y prenions garde : le ventre maigre, tendus comme un arc, fiers et rusés, entre la vue d'une souris et leur bond il y avait le temps d'un éclair.

La famille arrivait au village pour la récolte et quand ses poches étaient remplies, elle retournait à la capitale.

Mais Dieu, maître de toutes choses, voulut

que des pères eussent des fils dépensiers qui gaspillèrent leur héritage ; les terres diminuèrent peu à peu et la ruine s'attaqua à la demeure. La gazelle, la chatte, le perroquet et le singe disparurent et à notre époque les descendants de la famille ne possédaient plus que trois feddans et sur la façade de la bâtisse deux seules chambres dont les murs étaient restés debout et où s'accrochaient encore une armure poussiéreuse et une épée rouillée.

Quand le gardien du dépôt d'engrais de notre village était mort — (ce dépôt se composait d'un petit magasin appartenant à la société agricole) — nous apprîmes que le petit-fils de la famille s'était dépensé en démarches pour obtenir ce petit poste mal payé. Étonnés, nous pensâmes qu'il l'avait recherché pour vivre dans ce qui restait de la demeure, surveiller sa terre et profiter de ses revenus.

Le cocher de la voiture au cheval solitaire nous raconta l'arrivée de notre ami, comment il était descendu du train, la taille cambrée, hautain, une petite canne sous le bras. Il inspecta les environs, fit signe du doigt au cocher comme un général atteint de mutisme en pleine bataille — il était muet de honte — puis, s'approchant de la voiture, il s'arrêta pour appeler « Madame » une femme énorme, corpulente, qu'il pressait pour qu'elle le rejoignit plus vite. C'était sa femme. Entortillée dans une robe de soie coûteuse, elle prit place à ses côtés tandis que la tête haute il se tenait tout droit comme s'il se tenait sur un cheval de race et non dans un véhicule... C'est ainsi qu'il voulait pénétrer au village. Quelle ne fut notre surprise lorsque, délaissant la vieille demeure familiale dévastée,

il se choisit une belle maison au bout du village qu'il loua à un prix équivalent à sa paye. Il chercha ensuite un mobilier convenable et un domestique nègre, luxe qu'ignorait notre patelin.

Nous apprîmes quelques temps plus tard la vérité à son sujet. Il était resté le seul homme de la famille. Un petit nombre de femmes, veuves et vieilles filles pour la plupart, toutes atteintes de maladies et d'infirmités multiples, entouraient ce nain ; elles vivaient toutes dans une misère cachée habitant des appartements retirés dans les ruelles de la capitale. Dernièrement, une de ses parentes, ayant perdu son mari, qui lui laissait une fortune importante, devint par sa richesse la doyenne de la famille. Il était donc raisonnable que les deux chefs de famille s'unissent, mais notre nain hésita longtemps. Ce n'était pas la disproportion de leurs tailles respectives qui le rendait indécis — (différence qui était sujet à moquerie chez nos villageois et qui faisait poser à certains une question particulièrement oiseuse et malicieuse) — d'ailleurs le bonhomme niait sa petite taille et même s'il lui arrivait de l'admettre sa prestance faisait oublier aux gens ce défaut. Cette inégalité ne le préoccupait donc pas car les femmes, chez nous, se terrent dans leurs maisons ; il n'était pas dans nos coutumes que les épouses sortent avec leurs maris, nous nous y refusions et nous ressentions comme une grande honte à l'idée qu'on nous voie en compagnie de nos épouses. La raison de son hésitation c'était la laideur de cette femme et son visage repoussant. Elle possédait bien deux yeux, un nez et deux oreilles comme toutes les créatures de Dieu, mais elles avaient été posées sur une vilaine figure, empâtée com-

me un pain mou, enlaidie par un front bombé, un menton fuyant et par un grain de beauté, gros comme une olive, qui poussait sur sa joue gauche et dont sortaient deux ou trois poils épais et recourbés.

Finalement le nain se décida quand la doyenne mit la main sur l'héritage : « je l'épouserai, pensa-t-il pour accomplir mon devoir de chef de famille, je suis le seul homme qui lui reste ».

Le nain ne voulut pas que sa femme pensât avoir épousé un bon à rien, qui chaque matin resterait à la maison, sans qu'elle connaisse ses horaires pour aller et revenir du travail. Il ne lui serait plus resté alors qu'à s'occuper à la cuisine, découvrant les marmites et humant les mets... Lorsque l'homme atteint ce degré d'abaissement le respect s'efface dans le cœur de son épouse. Notre ami se démena donc pour obtenir la fonction de gardien d'engrais au village, pour éviter le chômage et vivre ainsi dans un milieu de villageois qui connaissaient sa valeur et son origine et parmi lesquels il comptait trouver fierté, travail et bel apparence.

Nous ressentîmes quelque gêne, que nous gardâmes secrète, en le voyant fréquenter chaque soir la taverne, premier venu, dernier parti. Il n'y venait pas comme nous autres pour y rencontrer les amis, se divertir et passer la soirée, il y entraît comme un conquérant voulant attirer l'attention de tous, s'entourant d'une cour de flatteurs, gaspillant son argent à tort et à travers.

D'où lui venait cet argent ? Nous apprîmes qu'il le soutirait à sa femme : leurs voisins racontaient leurs disputes et leurs cris à ce su-

jet... Notre ami ne se tint pas à ses prodigalités. Nous entendîmes bientôt que la raison de ses voyages au chef-lieu du canton, où il allait, disait-il, s'approvisionner en engrais, était une de ces filles de joie qu'il aimait, s'imaginant qu'elle lui rendait son amour. Quand il allait chez elle, elle fermait portes et fenêtres et déclarait à ses admirateurs qu'elle était cette nuit-là réservée à son ami le nain, même si ceux-ci lui promettaient beaucoup plus d'argent que lui. N'était-ce pas là un gage d'amour et de respect, une preuve qu'elle avait reconnu sa valeur et son rang ?

En apprenant sa façon de vivre, notre gêne première disparut. Chaque fois qu'il paraissait une atmosphère de joie et de taquinerie régnait parmi nous. Comment nous serions-nous comporté avec un nain qui mêlait ainsi la fierté et la légèreté ? Il exigeait notre respect et s'humiliait en même temps devant nous, réclamait notre soumission quand, hautain, il s'écartait de nous. Nous aimions écouter ses histoires sur sa femme, comment elle se fâchait de ses dépenses et comment il répondait à ses gronderies par un plus grand courroux qui effrayait la pauvre femme. Elle ne pouvait supporter de le voir en colère et lui accordait ce qu'il réclamait. Alors, il lui jurait que cette fois-ci l'argent qu'il avait pris servirait à rembourser ses dettes, que jamais plus il ne le dilapiderait et passerait dorénavant ses soirées à la maison.

Un jour la patience de sa femme fut à bout, elle désespéra d'améliorer la conduite de son mari. S'il lui laissait les affaires du ménage en main elle aurait pu garder cet argent, l'économiser, le faire fructifier, car personne ne sait ce

que le lendemain nous réserve. Elle pensa que le nain ne changerait pas tant qu'il aurait de l'argent en poche. Elle décida de se ruiner malgré elle. Mais où dépenser son argent ? Il n'existe pas dans notre hameau de banques et même s'il y en avait, nos femmes tant comme nos hommes ne connaissent rien aux placements en banque. Il ne se trouvait pas non plus au village de magasins vendant des robes coûteuses ou des parfums rares.

Son instinct lui inspira de donner cet argent à ses voisins dans le besoin, elle assigna aux familles pauvres un revenu mensuel et se chargea de fournir à quelques orphelins du village la nourriture, les habits et l'enseignement. Dès qu'elle apprenait qu'une famille vivait difficilement, avait été éprouvée par la maladie, elle courait lui rendre visite les bras chargés de cadeaux, et quand elle partait on découvrait toujours sous l'oreiller une somme d'argent. Elle devint célèbre, sa générosité se répandit dans le village, les gens l'aimèrent et lui souhaitèrent tout le bien possible. On la désignait en exemple de bienfaisance, de magnanimité et de bonté envers les pauvres et les misérables, sa maison devint le lieu de pèlerinage de tous les malheureux.

Le nain n'alla plus désormais au chef lieu du canton qu'une seule fois au début du mois, mais il ne coupa pas ses visites à la taverne. Il espaçait les verres d'alcool en tournant autour des tables non pour boire à notre compte mais pour se plaindre de ses déboires avec cette femme prodigue, atteinte de folie, qui dépensait son argent sur des étrangers, des voleurs pour la plupart, soutenait-il en privant son mari.

Et lorsque nous entendions le matin les voisins nous raconter qu'une nouvelle scène violente avait éclaté entre le nain et sa femme, nous savions que nous boirions le soir une chope de bière à son compte.

Yehia Hakki

traduction française de

Fouad Saad



Nicos Kazantzakis

Le 26 octobre 1957, Nicos Kazantzakis a cessé de vivre. Depuis quelques années déjà il était atteint de leucémie mais, grâce à des soins constants, à de nombreuses précautions, à une vie très calme, le grand écrivain est parvenu à mener une existence presque normale, à travailler et même à voyager.

Dernièrement, il avait voulu entreprendre un grand voyage en Chine populaire. Ses médecins le lui déconseillaient, devant les distances et les fatigues à prévoir ; mais l'auteur de *En Voyage* tint bon, l'entreprit et l'acheva. Ce fut presque immédiatement après son retour qu'une grippe asiatique l'a envoyé en voyage sur le bateau et sur le fleuve qui ne connaissent pas de retour.

Kazantzakis est mort à la célèbre clinique Freiberg, en Allemagne occidentale, entouré des soins dévoués de sa seconde femme, Hélène, née Samios, et connue sous ce nom dans les lettres hellènes comme un talent certain que l'auréole de gloire de son mari a quelque peu ombragé.

*
**

Nicos Kazantzakis est né à Candie, en Crète en 1881 (1). C'est là qu'il commence ses études se-

(1) On trouve mentionnées plusieurs dates de naissance : 1881, 1882 et même 1885. Toutefois celle de 1881 a été adoptée par la Municipalité de Candie et concorde avec la date de ses études.

condaires, qu'il est obligé d'interrompre, à cause de la guerre de 1897. Devant les persécutions turques, il cherche refuge dans la petite île de Naxos, l'une des Cyclades. Là, il suit une ou deux classes dans une école religieuse, puis retourne à Candie où il décroche le baccalauréat en 1900, à l'âge de 19 ans. En 1902, on le trouve à Athènes où il s'inscrit à la Faculté de Droit. Il obtient sa licence en 1907, avec mention Très Honorable. Mais il faut croire que la vocation littéraire a dû s'éveiller déjà en lui puisque la même année voit la parution de son premier recueil de poèmes, *Serpent et lys*. Ce sont des poèmes en prose, dont il aura honte plus tard : il fera la tournée des libraires et des amis pour reprendre tous les exemplaires, vendus ou invendus, afin de les détruire.

Peu de temps après il allait rencontrer Galatée Alexiou, fille d'un grand savant philologue grec, qu'il épousera en 1910. Sa première femme est, elle aussi, très connue dans les lettres hellènes mais sous le nom de Galatée Kazantzakis, qu'elle a conservé jusqu'à présent. Ce mariage ne sera pas une entière réussite. Des divergences d'opinion, une incompatibilité de caractères qui ira en s'accroissant, amèneront les deux époux après bien des hauts et des bas, à demander le divorce quelque douze ans plus tard.

Dès 1908, Kazantzakis s'est lancé dans le journalisme à Athènes. Il collabore aux meilleurs revues. Son premier roman paraît dans la revue *Noumas* sous le nom de Petros Psiloritis. C'est le nom que le peuple grec donne au mont Ida, montagne de Crète célèbre dans l'histoire et dans la mythologie de la Grèce antique. Un autre nom de plume utilisé par le grand écrivain à cette époque est *Karma Nirvani*. Ces pseudonymes sont intéressants parcequ'ils indiquent les tendances de la per-

sonnalité profonde de l'écrivain à cette époque : lutte pour l'indépendance et attirance pour la philosophie hindoue.

En 1910, il publie sa première tragédie *Le Premier Maître*, dont la musique de scène est composée par Manolis Calomiris, aujourd'hui membre de l'Académie d'Athènes. Le sujet est inspiré de la légende grecque du Pont de l'Arta et la critique considère en général cette pièce comme sa meilleure œuvre poétique.

C'est en 1910 aussi, année décidément fertile en événements dans sa vie, qu'il entreprend son premier voyage à l'étranger, lui qui va être un grand voyageur devant l'éternel. Il part pour Rome, puis de là à Paris, où il suit les leçons de Bergson au Collège de France. Kazantzakis éprouvait un grand attrait pour la philosophie de Bergson, mais plus encore pour celle de Nietzsche, dont il allait traduire en grec *Ainsi parla Zarathoustra* et *La Genèse de la Tragédie*.

Son premier mariage, sa première tragédie, son premier voyage, trois lignes de force de la vie de Kazantzakis sont réunies en faisceau en cette année 1910. L'écrivain a 29 ans.

Il demeure plusieurs années à l'étranger. En 1917, il est en Suisse. Puis en 1919, nous le retrouvons à Athènes, aux fonctions de Directeur Général du Ministère des Affaires Sociales, sous le Ministère de Venizélos. Il s'occupe notamment du rapatriement et de l'installation des cent cinquante mille Grecs de Russie, réfugiés par suite de la Révolution et de la guerre civile. A la chute du ministère Venizélos, il quitte le gouvernement et, à partir de 1921, il entreprend de nombreux voyages d'où il rapportera des livres merveilleux sur les pays que visitait ce nouvel Ulysse.

Kazantzakis se lançait dans ses voyages avec très peu de ressources, poussé par une soif invincible de connaître les gens de tous les pays. Il menait une vie très sobre et presque ascétique, au point que ses amis l'avaient surnommé « le Fakir ». Sa femme Galatée, l'accompagnait dans ses aventures jusqu'à leur divorce. C'est ainsi qu'ils ont passé un hiver en Tchécoslovaquie dans deux chambres, dont l'une seulement disposait d'un poêle. Kazantzakis travaillait toute la journée dans la chambre glaciale, faisant montre d'un mépris total des besoins de son corps.

Ses voyages le mènent en 1921 en Autriche et en Tchécoslovaquie, en 1923 en Allemagne et en Italie, en 1925 en Espagne, en 1926 en U.R.S.S. Les années suivantes il explore tout l'Extrême-Orient : Japon, Chine, Mandchourie, Asie Centrale. Il visite plusieurs fois le Thibet à la fois comme journaliste et comme ermite errant. Il séjourne aussi en Égypte, au Sinaï, en Angleterre et très souvent en France.

Durant les intervalles entre ses voyages, Kazantzakis, par un contraste violent avec cette vie ouverte sur le monde, se retirait dans la petite maison qu'il possédait à Egine. Cette maison se trouvait à quelques kilomètres du port, et il fallait les franchir à pieds. Il y menait une vie retirée et comme toujours presque ascétique. Il recevait les amis qui voulaient venir jusque là. Toute sa vie, ce fut un très grand travailleur, œuvrant avec concentration et sans fatigue de longues journées durant, il se détendait lorsque venaient ses amis. Il savait être charmant pour son cercle d'intimes, se mettant en frais d'anecdotes et de souvenirs, très gai compagnon, pétillant d'esprit. Au témoignage de sa première femme, que l'on ne saurait accuser de partia-

lité en sa faveur, Kazantzakis n'avait aucune petitesse, aucune faille de caractère, aucun snobisme.

Pendant cette période de voyages, Kazantzakis n'avait pas rompu tout contact avec la vie littéraire athénienne, donnant des articles aux revues et collaborant à l'édition de divers dictionnaires publiés par la maison d'édition Elefthéroudakis, d'Athènes.

Bien sûr son activité créatrice a dû continuer sans cesse par la préparation et le mûrissement de ses œuvres ultérieures, comme le prouve le grand nombre de volumes qui paraîtront coup sur coup, mais c'est seulement en 1926 qu'est publié son ouvrage suivant : *L'ascétisme ou Salvatores Dei*. Il s'agit d'une présentation en prose rythmique de sa philosophie de cette période. Nombre d'intellectuels l'avaient considéré comme un credo métacommuniste et un groupe d'écrivains, réunis en Autriche, parmi lesquels Stephan Zweig, lui avaient proposé de le publier comme un manifeste.

En 1927, voit le jour son drame historique *Nicéphore Phocas*, en 1928 *Le Christ* et *Ulysse*. Ce sont là trois tragédies en vers qu'il publie à compte d'auteur. Presque aussitôt, il fait paraître plusieurs autres tragédies en vers : *L'Abeille*, *Julien l'Apostat*, *Promothée*, *Capo d'Istria* ; ce dernier, on le sait, fut le premier gouverneur de la Grèce libéré et mourut assassiné à Nauplie. Bien entendu toutes ces œuvres sont éditées à ses frais également.

En 1928 paraît son premier volume de voyages, *Ce que j'ai vu en Russie*, et une *Histoire de la Littérature Russe*.

Les années suivantes il publie ses autres livres de voyage : *Espagne*, *Egypte-Sinaï*, *Chine*, *Japon*, *Angleterre*, etc... Chacun de ces volumes est un véritable chef-d'œuvre. Kazantzakis sait donner une image extraordinairement vivante et objective de

chaque pays, de chaque peuple, il sait nous en faire pénétrer l'âme.

Depuis longtemps déjà Kazantzakis travaillait à une œuvre immense, qu'il considérait comme son maître œuvre, et à laquelle il attachait d'ailleurs une importance personnelle et mystique, c'est *l'Odyssée* qui va paraître en 1938. Composée en vers de 17 syllabes elle compte 33333 vers, divisés en 24 rhapsodies. L'écrivain l'a réécrite sept fois. Ces chiffres ne sont pas dus au hasard, mais à une valeur mystique que leur attachait Kazantzakis. Le poème commence là où celui d'Homère se termine. L'Ulysse de Kazantzakis cherche à visiter plusieurs Ithaques mais sans demeurer en aucune. Cet ouvrage monumental a été publié aux frais d'une admiratrice américaine de l'écrivain. Il a été salué par les spécialistes comme un chef-d'œuvre et un véritable trésor de mots et d'expressions du peuple grec. Kazantzakis n'hésite pas d'ailleurs à créer de nombreux mots nouveaux qui sont souvent très réussis. Dans cet ouvrage à la faveur des voyages d'Ulysse, l'écrivain expose de nombreux points de vue philosophiques et leurs contraires ; de l'ensemble paraît se dégager une négation nihiliste du destin de l'homme.

Peu de temps avant la guerre, Kazantzakis avait commencé une autre de ses tragédies historiques, *Constantin Paléologue*. Il devait la terminer peu après la fin des hostilités, mais elle n'a été publiée que récemment.

Sous l'occupation allemande de la Grèce, Kazantzakis se retire dans sa demeure d'Égine. Cependant ce n'est nullement pour lui une tour d'ivoire. Il est de tout cœur avec le mouvement de résistance populaire ; il accepte, par devoir, le titre de Président de la Société des Écrivains Grecs et il

joue son rôle dans l'œuvre de libération spirituelle du pays.

Cependant l'amertume de l'occupation, les anxiétés de la lutte n'empêchent pas ce grand travailleur de poursuivre son œuvre, ni cet être si débordant de vitalité de continuer sa vie personnelle. En 1943 paraît *Vie et Action d'Alexis Zorbas*. En 1945 Kazantzakis se marie avec sa seconde femme, Hélène Samios. Son témoin est le grand poète Angélos Sikélianos.

A la libération de la Grèce, Kazantzakis devient ministre dans le cabinet formé par le vieux leader libéral (vénizéliste) Thémistocle Sophoulis. La scène du Théâtre National d'Athènes monte sa tragédie *Capo d'Istria*, qui est jouée par les meilleurs acteurs grecs avec succès.

Mais son passage au pouvoir ne dure que peu de temps. En 1946 même, il quitte la Grèce, profondément déçu.

En 1948, nous retrouvons le grand écrivain à Paris, comme fonctionnaire de l'Unesco, où il est directeur du Département des Traductions Classiques. Il vivra désormais en France, qui est le pays qu'il a le plus aimé, après sa patrie.

En 1950, il se retire à Antibes, l'ancienne Antipolis, où il achète la villa Manolita. C'est là qu'il écrira plusieurs des romans qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier : *Capitan Mikhalis* (traduit en français sous le titre *La Liberté ou la Mort*), *Le Petit Pauvre du Bon Dieu*, *Le Christ Recrucifié*, *Toda-Raba* et *La Dernière Tentation*.

Malgré la maladie qui minait ses forces, Kazantzakis, qui a toujours été un admirateur passionné de la littérature grecque ancienne, travaillait aussi, en collaboration avec le savant helléniste Ka-

cridis, à une traduction en grec populaire de l'Iliade qui allait paraître peu avant sa mort.

Pour être complets, ajoutons que l'œuvre de Kazantzakis compte également de nombreux poèmes notamment sur *Dante*, *Shakespear*, *Leonardo da Vinci*, *Don Quichotte*. Il a également été un traducteur émérite et infatigable et a publié en grec *L'Histoire* de Faguet, des œuvres de Darwin, de Ribot et de beaucoup d'écrivains espagnols comme Jimenez, Machado, Unamuno, Lorca, avec qui il était personnellement lié.

Cette déclaration peut résumer peut-être la vie et la morale de Kazantzakis : « *Je ne crains rien, je n'espère rien, je suis libre* ».



Bien que la plus grande partie de l'œuvre de Kazantzakis n'ait pas été traduite, — et peut-être, même s'agissant de théâtre en vers ou d'un poème immense comme l'*Odyssée* n'est-elle pas traduisible — les quelques romans qui l'ont été ont suffi à donner au grand écrivain grec une célébrité mondiale. Mieux, même, il a connu d'un coup la véritable gloire, car dans la plupart des pays ses œuvres, — traduites aujourd'hui en français, en anglais, en allemand, en suédois, en russe, en bulgare, en japonais et à présent même en chinois, — offrent à un public immense une nourriture spirituelle qui est accueillie par beaucoup avec passion. Dans l'opinion mondiale, dans la critique de tous les pays, Kazantzakis est salué comme l'un des plus grands écrivains du XXème siècle. Pour ses admirateurs, c'est un véritable scandale que le prix Nobel ne lui ait pas été décerné, bien que sa gloire réelle, avec les importantes rentrées de ses droits d'auteurs lui ait

rendu désormais le prix Nobel inutile. On peut raconter à ce propos une anecdote qu'on rapporte à son sujet. Dans sa jeunesse *Le jour naît*, une petite pièce qu'il avait écrite, avait reçu un prix littéraire grec. Kazantzakis aurait envoyé une lettre ouverte aux journaux disant : « Je vous rends les lauriers, ils me sont inutiles mais je garde l'argent qui m'est très nécessaire ». Le grand écrivain qui toute sa vie avait connu les difficultés pécuniaires, qui avait publié la plupart de ses livres à compte d'auteur, avait rencontré d'un seul coup la richesse grâce aux traductions de ses derniers romans. Il n'avait nul besoin des lauriers de l'Académie suédoise et, cette fois, même pas de son argent.

Les admirateurs passionnés de Kazantzakis dans le monde, s'ils ont été déçus de ne pas lui voir attribuer le prix Nobel, seront bien plus choqués d'apprendre que dans son propre pays il n'a pas été élu membre de l'Académie d'Athènes. Ils penseront évidemment que la plupart des grands écrivains français, par exemple, n'ont pas fait partie de l'Académie française non plus, car dans tous les pays du monde les grands écrivains ne sont guère « académiques » par définition. Tant pis pour les Académies !

Mais là où l'opinion internationale peut à juste titre s'étonner et même s'émouvoir, c'est devant l'attitude du public littéraire grec en général et celle des milieux de l'édition en particulier. Nous l'avons dit : ce n'est que ces dernières années et grâce au succès de ses traductions que la gloire de Kazantzakis s'est imposée en Grèce même. Encore jusqu'aujourd'hui y est-il violemment discuté et on y compte, à côté de ses admirateurs de toujours, des adversaires violents et une grande partie du public demeure neutre entre les deux camps. Le fait est que jusqu'à dernièrement, l'illustre écrivain a dû publier

ses principales œuvres à ses frais ou au frais de ses admirateurs et que s'il était passionnément admiré par un groupe d'amis et d'écrivains, il était « snobé » par la « bonne société », repoussé par l'Académie et par les éditeurs. L'histoire de la vie de Nicos Nicolaïdis, que les lecteurs de cette revue connaissent par les pages émouvantes que lui a consacré M. A. Papadopoulo (1), se serait répétée pour Kazantzakis, n'était la chance inespérée qu'ont constitué pour lui ses traductions. Il serait mort à peu près inconnu de la majorité, compris et admiré seulement par une petite élite capable de sincérité ; ses œuvres les plus importantes, publiées en éditions limitées, seraient devenues bientôt introuvables. Peu de temps se serait écoulé et le lecteur grec limitées, seraient devenues bientôt introuvables. de Kazantzakis !

Ne parlons pas de l'attitude des autorités officielles. En cet écrivain, qui a fait davantage pour illustrer les lettres grecques dans le monde et pour leur donner rang parmi les grandes littératures contemporaines que tous les efforts des autres écrivains ou de la propagande gouvernementale, les milieux officiels n'ont su discerner qu'un ennemi politique. Il a été classé comme « communiste » et comme « anti-religieux » et pour qui connaît la puissance du clergé en Grèce ce dernier qualificatif est également dangereux. Les lecteurs étrangers de Kazantzakis seraient sans doute bien étonnés de voir ces termes appliqués à un écrivain qui semble plutôt prôner dans ses œuvres une sorte de philosophie qui vise à libérer l'individu de toutes les entraves à sa liberté spirituelle et à l'accomplissement de son *ego* et qui est plutôt apparenté à un nietzschéisme

(1) Cf. « La Revue du Caire », mai et juin 1956.

épuré, mélangé de philosophie hindoue. Il leur paraîtra tout aussi paradoxal de traiter d'anti-religieux l'auteur du *Petit Pauvre du Bon Dieu* ou du *Christ Recrucifié*. Toujours est-il qu'on raconte, — mais c'est une information incontrôlable, évidemment, — que c'est le gouvernement grec lui-même qui se serait opposé à ce que le prix Nobel soit attribué à Kazantzakis. Et lorsque la dépouille mortelle du grand écrivain est arrivée à Athènes, on dit aussi, que l'Archevêché d'Athènes aurait refusé qu'elle soit déposée à la cathédrale, en attendant son transfert en Crète.

A Candie, cependant, des funérailles grandioses ont été faites au grand écrivain crétois, dans une grande affluence de notables et de peuple et son corps repose sur l'une des collines historiques de l'île.

Tout ceci serait bien triste si c'était vrai et montrerait à quel point les passions politiques peuvent égarer les hommes de nos jours, comme elles le faisaient dans l'antiquité en Grèce et à quel point également le véritable génie les domine.

Car, de toute manière, qu'on ait fait boire à Socrate la cigüe n'a pu qu'ajouter à sa gloire et, toutes proportions gardées, l'incompréhension ou l'hostilité de son pays n'ont pu empêcher Kazantzakis, qui l'a toujours aimé et qui l'a illustré par ses œuvres, de le combler quand même des bienfaits de sa gloire.

Th. Nicolopoulos

UN SINDBAD MODERNE

La fille du Punjab

J'ai oublié son nom : peut-être Galila ou quelque chose d'approchant, mais je me souviens que c'était une fille musulmane du Punjab. A Karatchi, nous entrâmes au pavillon où elle chantait et dansait et prîmes place sur une espèce de tapis sale, plus précisément sur un vieux chiffon, nous adossant à des coussins disposés contre les murs de la pièce, qui ne nous disaient rien qui vaille : la seule apparence de ces coussins nous faisait éprouver un impérieux besoin de nous gratter pour soulager des démangeaisons effectives ou imaginaires...

N.D.L.R. — Voir les numéros d'avril, mai, juin juillet-août, septembre, octobre, novembre et décembre 1957.

Dans **Un Sindbad moderne**, le Dr. Faouzi égrène les souvenirs pleins d'humour et chargés de pittoresque glanés au cours d'une expédition entreprise en 1933, à bord du navire égyptien « Mabahiss ». Cette expédition anglo-égyptienne, financée par un legs du célèbre océanographe Sir John Murray allait étudier durant près d'un an la faune et la flore de l'Océan Indien, depuis les côtes d'Afrique jusqu'à celles de l'Inde et de Ceylan. Le livre est paru en arabe en 1937.

Le Dr. Hussein Faouzi est né au Caire en 1900. Etudes Médicales. Médecin des Hôpitaux jusqu'en 1925. 1925-1930 Etudes de Sciences Naturelles à Paris, d'Océanographie à Monaco, Plymouth et Heligoland et d'Hydrobiologie et de Pisciculture à Toulouse. Doyen de la Faculté de Sciences d'Alexandrie (1942-48). Vice-Recteur et Recteur p.i. de l'Université d'Alexandrie (1954). Depuis 1955, Sous-Secrétaire d'Etat permanent au Ministère de l'Orientation Nationale. Nombreuses publications scientifiques. Auteur de **Le Sindbad moderne**, **Sindbad l'ancien** (contes et légendes de la mer au Moyen-âge) et de **Sindbad s'en va à l'Ouest**.

Galila était assise devant nous, sur le pseudo-tapis, au milieu de son orchestre composé du joueur de sarongui, violon indien qui se tient perpendiculairement comme le rabab ; du joueur de nakkâras, espèces de petites timbales ; peut-être aussi d'un joueur de flûte et de tambourin, mais je ne me souviens bien que du sarongui et du vénérable cheikh barbu qui le maniait, ainsi que des nakkâras et de son exécutant mince et nerveux qui m'évoquait certains de nos cafetiers qui abusent de stupéfiants et finissent à l'asile d'aliénés ou au tribunal des narcotiques. Comme notre tambourin, les nakkâras règlent le rythme, en musique hindoue. Le joueur de nakkâra est donc le chef d'orchestre effectif : il suffit de le voir, aux couplets ou au refrain, battre nerveusement la peau de la nakkâra ou son cadre en bois pour se rendre compte que c'est lui qui conduit la danseuse et les musiciens, que les « toms » et les « teks » constituent l'essence de la musique des Indes, comme de la musique orientale en général.

On nous offrit des feuilles de bétel et des noix d'arec : les Hindous mâchent les feuilles du bétel, en y écrasant les noix d'arec ; ils offrent à leurs visiteurs une feuille du premier et quelques graines du second, comme nous offrons du café chez nous. Malheur à vous si vous mâchez une feuille de bétel : comme le henné, elle vous colore les lèvres, la langue, les gencives, en un rouge vif qui peut plaire aux intéressés ; pour notre part, nous étions avisés d'avance de la vertu du bétel, et nous avons accepté l'offrande de nos hôtes sans la porter à notre bouche.

La fille du Punjab était assise à même la terre, jambes croisées, au milieu de l'orchestre

qui l'enveloppait de son rythme et de sa mélodie : quand elle fut bien imprégnée de cette musique, la jeune fille se mit à chanter les airs de l'Inde septentrionale : le Sind, le Punjab, le Rajputana, le Cachemire. Il me sembla que cette musique subissait des influences persanes, irakiennes, syriennes, ou même de l'Asie centrale.

Galila se leva, et se mit à exécuter une danse où tout l'art se manifestait dans des battements de pied et des gesticulations des bras au dessus et derrière la tête. Ses chevilles étaient ornées de deux « kholkhals » à grelots. Le corps restait plutôt raide, et la danseuse ne se déplaçait pas. Comme elle chantait et dansait à la fois, il ne fallait pas s'attendre à ce que le chant fut compliqué, ni la danse difficile.

Galila c'est cet Orient immense ; c'est la masse de ses peuples qui pensent et sentent encore comme les ancêtres, et qui s'obstinent à croire que les vestiges de leurs civilisations éteintes ne relèvent pas seulement de l'archéologie, mais peuvent servir encore à vivre en plein vingtième siècle.

La Fille du Punjab et la musique du Sind ne m'ont inspiré d'autre pensée que celle de constater le déclin de l'Orient. En voyant cette punjabienne avec son orchestre et son public, je me suis souvenu d'une soirée « bien parisienne » par son exotisme : le hasard m'avait alors conduit non à un concert symphonique, ni à un ballet d'Isadora Duncan, de la Pavlova ou d'Argentina, ni à un opéra de Wagner ou de Moussorgsky, mais au café arabe de la célèbre mosquée de la Ville-Lumière. En promenant mon regard autour de moi, j'ai vu tout l'Orient représenté par un public affalé sur des coussins,

tirant sur les bouches d'ambre de leurs narguils ou de leurs fume-cigarettes, et qui écoutaient des chansons arabes ou des monologues où il s'agissait des affres de la cocaïne!

Je ne voyais que des visages hébétés, victimes de la luxure.

Ce soir-là, je me penchai vers mon ami et compagnon de route pour lui glisser à l'oreille :

— Voici l'Orient : pur esprit...

Il répartit :

— C'est la négation de tout esprit s'il en est ainsi !

Or, aux Indes, je l'ai retrouvé tel... et pire encore. *

L'exil du Chef

Aux dernières heures de la nuit, nous atteignîmes l'archipel des Seychelles. Nous attendîmes l'aube pour pouvoir traverser les détroits hérissés de récifs et gagner Port-Victoria dans l'île de Mahé.

Je ne crois pas que j'oublierai jamais la beauté de ces îles, sortant de l'azur de l'océan, couronnées de nuages blancs et parées de la luxuriante verdure équatoriale. Ma première pensée, en regardant par mon hublot, fut de songer que tel était le paysage qui accueillit, à son arrivée, le Grand Chef aux cheveux blancs,**

(*) Tout ceci était vrai du temps de la mainmise de l'impérialisme sur l'Orient. Si l'Orient défend ses traditions, il n'en est pas moins vrai qu'il retrouve la voie de sa renaissance dans la transformation totale de son attitude vis-à-vis du « progrès ».

(**) Saâd Zaghloul.

la corvette de l'opresseur l'avait emporté de Suez par une nuit sans étoiles, parce qu'il avait opposé le droit et la foi nationale à la force brutale.

Les premières paroles du commerçant yéménite qui, au Port d'Aden, était monté à bord de notre bâtiment, furent de m'annoncer qu'il avait vu notre vénérable Chef à son arrivée à Aden, et avait été l'un de ceux qui s'étaient bousculés pour pouvoir lui baiser la main.

Mon premier geste à Mahé fut de demander à mon guide de me conduire à la demeure du Chef. Nous escaladâmes des collines verdoyantes, par des sentiers vierges, pour arriver finalement à une maison solitaire appuyée sur le flanc d'une montagne. A la porte, nous fûmes accueillis par la famille d'un avocat parsi qui nous fit faire le tour du bungalow où avaient séjourné le Chef aux cheveux blancs et ses compagnons. L'on voyait Port-Victoria et la mer sertie de coraux. L'avocat nous dit que le « Grand Pacha » n'ayant pu supporter l'altitude, fut transféré dans une autre demeure près du port, alors que ses compagnons étaient restés en ce lieu pendant toute la durée de leur exil. La résidence du Chef était occupée, au temps de notre escale, par les bureaux de l'Eastern Telegraph Company ; alors je me contentai d'évoquer la figure de l'illustre exilé, en admirant de ce site le panorama que les yeux de Saâd avaient regardé un jour. Ce fut un moment béni de mon dépaysement.

Je me tins un instant à l'écart du groupe, pour contempler la beauté de l'île de Mahé. Mon imagination me transporta, dans l'espace, à plusieurs milliers de kilomètres, et, dans le

temps, à une douzaine d'années en arrière: je marchais alors d'un pas empressé vers une maison du quartier d'El-Incha, au Caire, maison qui était, elle aussi, un lieu de pèlerinage patriotique pour les Égyptiens de tout âge. Les forces brutales s'étaient liguées pour nous empêcher d'atteindre ce lieu. Mon désir de voir le Chef de près, d'entendre sa voix, de toucher sa main, était plus fort que l'arbitraire gouvernemental. Je pénétrai dans la vénérable maison et montai le perron pour me joindre à un groupe de gens écoutant une voix que je n'avais jamais entendue auparavant. Néanmoins, je ne doutai point que ce fut la voix qu'un ami — journaliste de l'Opposition — m'avait décrite en ces termes:

— En écoutant ses discours on a l'impression d'écouter une symphonie.

La foule compacte m'empêchait de voir l'orateur: seule sa voix me parvenait. Et le jeune homme qui écoutait ainsi sans voir, comprit qu'il vivait un moment de l'histoire de son pays dont il entretiendrait ses enfants et ses petits-enfants émerveillés, qui croiraient à peine qu'il lui eût été donné de vivre ces heures historiques.

Je ne compris point — et n'essayai point de comprendre — ce que disait l'orateur: j'écoutais comme on écoute un chœur dont les paroles importent peu, ou une musique de violoncelle qu'accompagne un orchestre.

Je parvins à me faufiler jusqu'à la première ligne et à voir le Chef: son visage incarnait les sentiments sublimes qu'avaient exaltés en nous ses glorieuses attitudes. J'ai vu une splendide vieillesse blanche, un visage rouge, des yeux bridés, étincelants d'intelligence et d'éner-

gie, sous d'épais sourcils blancs. J'ai vu, frappant le bois du bureau, un poing vigoureux dont j'avais entendu parler... le poing de cet inflexible pilier humain taillé dans le granit d'Égypte. En serrant cette main, je mis dans ce contact toute l'ardeur, l'amour, l'admiration, que pouvait contenir le cœur d'un jeune homme de vingt ans.



Mes compagnons, aux Seychelles, prenaient des photos de la maison et demandaient à ses occupants de leur parler du séjour de nos compatriotes exilés. Quant à moi, ébloui par la beauté de cette généreuse nature au milieu de l'Océan Indien et transporté par mes souvenirs, j'oubliai ma présence sur l'île. Je suivais en imagination le Chef dans son itinéraire terrestre : Égypte-Malte-France-Égypte ; puis Aden-Seychelles-Gibraltar-Égypte.

Je revois son cortège triomphal à son retour du premier exil à Malte, après avoir été à Versailles réclamer l'indépendance de l'Égypte aux bandits réunis là pour escroquer les petites nations.

Je le vois haranguer les travaillistes anglais au Shepherd's et évoquer l'image de la liberté qui vole de Babylone en Égypte, et d'Égypte en Grèce, à Rome...

Je l'entends parler en public après son retour des Seychelles. Paternellement, il nous entretenait de son exil en Océan Indien et, les yeux mouillés, citait ses compagnons un à un.

Je le vois se rendre à l'inauguration du premier parlement dans un carosse d'apparat.

Je me revois sur une plage de Bretagne le jour où j'appris la nouvelle de sa mort. Instinctivement, je saisis la main de mon ami et seul compatriote dans ces parages nordiques, pour puiser dans ce contact une consolation à ce grand deuil national.

Oui, il est toujours là, devant mes yeux... Son image saisissante était présente à chaque pas que je faisais sur le sol de l'île enchantée. Je me demandais comment l'illustre vieillard avait pu supporter le climat équatorial, et quand j'appris que la malaria était inconnue aux Seychelles, je ne pus m'empêcher de remercier la Providence d'avoir alors épargné la vie précieuse du grand homme, bien qu'il fût décédé depuis sept ans.

Je rencontrai dans les rues des Seychelles quelques princes yéménites de Lahège, faisant leur promenade. J'appris qu'eux aussi étaient en exil, et je me disais : « Sur cette route ombragée, les pas de mon Chef ont précédé les leurs ». Je sentais que tous ceux que leurs idées libérales jetaient sur ce rocher perdu dans l'océan pouvaient être fiers d'avoir conquis une gloire se rattachant à celle de notre grand Chef qui, pour libérer son pays, avait tant enduré, non dans les années vigoureuses de sa jeunesse, mais aux jours débiles de sa vieillesse... aux jours que les enfants s'efforcent de rendre paisibles à leurs parents.

Telle est Mahé, capitale des Seychelles, lieu d'exil de notre Chef, sol foulé par la liberté invincible, vallée sacrée à laquelle je me rends en pèlerin, à bord d'un navire égyptien, battant le pavillon vert, où se dessinent un croissant et trois étoiles.

Tremper son âme

Nous entendons souvent parler des missions scientifiques en mer, aux deux pôles et dans les terres inconnues, ou des tentatives d'ascension de l'Himalaya. Beaucoup d'entre nous penchent à croire qu'une mission est simplement un groupe de spécialistes munis des appareils et du matériel nécessaires, financés par le gouvernement, les sociétés scientifiques ou des mécènes.

Cette conception correspond à la vérité, à peu de choses près, quand il s'agit d'une mission diplomatique, mais lorsqu'il s'agit des expéditions d'exploration, la situation est tout autre. Dans tous les cas l'argent reste, certes, un facteur essentiel, mais serait parfaitement vain sans la tête pensante qui organise l'expédition et sans la valeur personnelle de ses membres. L'élément humain est à la base du succès de toute mission, même des missions représentatives aux cérémonies officielles, pour lesquelles il faut des hommes hautement qualifiés, rompus à l'art de la parole, de l'habillement, de la danse, bref aux règles de l'étiquette.

Je n'exagère point en affirmant que les missions d'exploration exigent plus de force morale, plus d'endurance, plus de courage qu'il n'en faut pour aller à la guerre. Les troupes qui vont au front ont, en effet, été longuement entraînées aux rigueurs du combat, et l'effort de l'individu en uniforme est amoindri par la présence, à ses côtés, de la grande masse mobilisée avec lui.

Par contre, dans les expéditions scientifiques il est difficile de trouver des hommes déjà

entraînés à l'effort envisagé. Dans la plupart de ces expéditions, seul le chef a déjà pris part à des entreprises du même genre. D'autre part, les hommes qui ont, dans ce domaine, déjà acquis de l'expérience et se sont familiarisés avec les rigueurs de leur tâche, sont forcément les plus âgés. Et l'âge est ici un grave handicap : il s'agit de braver des difficultés qui usent les forces les plus juvéniles.

En outre, la mission est un groupe limité : elle ne comporte pas, comme une armée, des équipes spéciales pour démolir et construire, s'occuper des stationnements et des départs. Les membres de l'expédition, vivant ensemble ou divisés en petits groupes, opèrent isolés du monde, et cet isolement peut être total et prolongé.

Ces soldats de la science n'affrontent pas un ennemi humain ayant un caractère connu et dont les mouvements excitent l'enthousiasme et l'esprit combatif : ils sont en butte à des forces naturelles. Les éléments sont un ennemi redoutable, versatile, capable de détruire en un instant l'œuvre patiemment accomplie par la main de l'homme pendant des mois ou des années.

Lors de ma visite en Norvège, je suis allé visiter, à Bergen, un explorateur ayant conquis une réputation mondiale par ses expéditions au Pôle Nord. Dès l'abord, je concentrai mon regard sur son visage, et quand il me tendit la main, je fus saisi à son contact d'un étonnement que je pense avoir réussi à dissimuler : cette main n'avait plus, en effet, qu'un ou deux doigts. Le compagnon qui m'avait présenté à l'illustre explorateur m'expliqua, par la suite, que celui-ci, au cours d'une violente tempête de

neige, s'était levé pendant la nuit pour consolider les attaches de sa tente : dans cette opération, il perdit le gant de sa main droite : les quelques instants qu'il mit à retrouver son gant suffirent à geler la majorité de ses doigts.

Une mission poursuit un objectif scientifique particulier qui pourrait ne susciter qu'un mince intérêt chez les foules, alors que les armées opèrent en ayant derrière elles un gouvernement, une presse, une opinion publique, une nation, vibrant à l'unisson avec elles. Il faut donc que l'explorateur puise son élan dans son propre enthousiasme pour la cause qu'il poursuit ; il lui faut une énergie d'acier, une âme noble, une nature calme et posée, un esprit de sacrifice sans borne. Par dessus tout, il lui faut trois vertus cardinales : l'obéissance totale au chef ; une connaissance parfaite de la science dans la branche à laquelle il est affecté ; une constitution à toute épreuve. En somme, une âme, un cerveau et un corps d'élite. A ces conditions individuelles, il faut ajouter une condition collective : l'homogénéité du groupe.

La mission étrangère à laquelle j'eus l'honneur de représenter mon pays était composée de beaucoup d'éléments remplissant toutes les conditions individuelles requises : je n'en considère pas moins que le succès de cette mission tint du miracle, à cause de l'absence totale d'harmonie entre ses membres.

Imaginez cette compagnie d'hommes rassemblés par le destin sur quelques mètres carrés, pour accomplir les besognes les plus ardues par les plus cruelles intempéries. Quarante hommes sur un navire de 40 mètres de long, jaugeant 300 tonnes : pensionnaires d'une prison

flottante, aspirant à se libérer de leurs compagnons avant de se libérer de leur prison!

Ils sont venus de tous les points cardinaux : des Lochs écossais, des collines de la Nouvelle-Zélande, d'Australie, du Sud de l'Angleterre, de Malte, de Nubie, de la Haute et de la Basse Égypte. Il y avait des délégués de l'Amirauté britannique, des officiers détachés de notre petite marine égyptienne, vestige de la défaite des navarins. C'était un groupe hétéroclite de souffraguis, de matelots, d'officiers, d'ingénieurs, de médecins, de savants, de jeunes diplômés d'université; autant d'hommes, autant de caractères différents... et quelle variété de races et de cultures! Ces quarante hommes étaient, quant à l'accoutrement de travail, fort débrillés, mais l'ordre qui régnait à bord de notre petit navire était plus parfait que celui de la garde à Whitehall! Un cinquième de cet équipage parlait l'Anglais, et pas un mot d'arabe; les quatre cinquièmes restants, pour la plupart, parlaient uniquement l'égyptien.

Un beau soir de Septembre, ils se sont trouvés en pleine mer, ils se regardaient les uns les autres, disant dans leur for intérieur : « Dans quelle galère le sort nous a jetés! comment allons-nous vivre ensemble pendant neuf mois, en pleine mer? »

Mais le climat de la Mer Rouge, le plus chaud et le plus humide de la planète, ne les laissa pas longtemps méditer sur leur malheur : on était en Septembre, le mois le plus dur en cette mer, et c'est précisément ce mois que l'expédition avait choisi pour la traverser du nord au sud, alors que le vent — s'il y en a — souffle du nord, de sorte qu'aucune brise ne venait at-

ténuer la chaleur épuisante et l'humidité meurtrière dont nous souffrions.

Dans ces conditions, nul besoin d'interventions humaines pour empoisonner l'atmosphère : la Mer Rouge a elle seule suffisait amplement pour « tourner » l'humeur, briser les nerfs de tout le monde pendant dix jours et dix nuits, au bout desquels le Golfe d'Aden se chargea du même travail durant dix autres jours et dix autres nuits !

Les côtes de la Haute-Égypte, du Hedjaz, du Yémen, du Soudan, de l'Érythrée, de Somalie, nous étaient totalement inclémentes : elles nous envoyaient des bouffées brûlantes, comme si nous étions des proscrits emportés par le navire de la malédiction !

Aucune homogénéité n'était possible à bord de notre navire. C'était le point faible de cette mission et la source de nombreux ennuis. Cependant, elle a réussi, et je pense que son succès était dû au dressage que nous avons subi durant nos premiers voyages, surtout lors de ces fameuses traversées de la Mer Rouge et du Golfe d'Aden.

Le mérite de cette « trempe » ne nous revient pas. Nous le devons à la brutalité des premiers contacts : choc de personnalité entre chaque homme et son co-équipier, choc entre l'équipage et le navire avec ses appareils, choc entre navire, appareils, passagers et la Mer Rouge avec son climat épuisant. Après quoi, il reste aux hommes le mérite de s'être pliés à ces circonstances et d'avoir triomphé d'eux-mêmes.

Au dernier tiers de notre longue croisière, alors que les maladies avaient fait leur apparition parmi nous, que nos constitutions étaient

atteintes, notre navire et ses appareils usés, nos âmes résistèrent à toutes ces épreuves, bravant les déficiences des corps et des outils.

Ce n'est guère par orgueil que je cite le vers du poète arabe :

Si l'âme est grande, la chair ne connaît pas de défaillance !

En fait, la force de nos âmes n'était pas à la mesure de notre entreprise, mais les circonstances autant que nous-mêmes les avons trempées.

Je voudrais que nous puissions, en ce moment,* méditer longuement ces paroles. Les armées ne sont pas, en effet, de simples forces mécaniques actionnées par des hommes en uniforme, mais avant tout un entraînement des âmes à subir les affres, une préparation des citoyens, par l'enseignement, l'éducation, la presse, les tribunes publiques, les exemples vivants, à se lever d'un bond pour défendre la patrie menacée. Ce ne sont pas de creuses paroles ni des rodomontades, mais une redoutable vérité. Il faut, outre les préparatifs et l'argent, l'endurance, l'esprit de sacrifice, et surtout tout ce dont l'être humain est capable de noblesse et de courage. On n'acquiert pas ces vertus du jour au lendemain ; il y faut la conjugaison des efforts de tous les enfants de la patrie, agissant dans un même but, avec une même volonté.

Hussein Faouzi

traduction française de
La Revue du Caire

(*) L'auteur fait allusion au moment où les autorités pensaient avoir réformé les forces armées.

VERS UN RENOUVEAU DE LA MUSIQUE EN EGYPTÉ

Au cours des dernières années, nous avons terminé nos revues des activités artistiques des « saisons » cairotés en notant que l'aspect le plus négligé de la culture du pays demeurait la musique

Certes, la Société de Musique d'Égypte avait de tout temps assuré la visite en Égypte des virtuoses du plus grand renom : Backhaus, Cortot, Thibault, Prihoda, Wilhelm Kempf, et tant d'autres. Mais la cherté relative du prix des places et aussi le manque de propagande auprès du public égyptien, surtout parmi les jeunes, rendaient stériles ces magnifiques récitals du point de vue du développement musical du pays. Ces concerts ne pouvaient dissimuler le fait que Le Caire, capitale de cette Afrique qui s'éveille, ville de près de trois millions d'habitants, ne possédait pas de grand orchestre symphonique digne de sa situation dans le monde. Bien entendu, un orchestre symphonique capable d'interpréter fidèlement les œuvres des grands maîtres de la musique, constitue la pierre angulaire d'une politique d'éducation musicale du public. Faire venir un grand orchestre étranger implique des frais énormes et, si l'expérience a été tentée quelquefois avec succès, elle exigeait de tels efforts d'organisation, entraînait de tels risques pour les orga-

nisateurs, qu'elle ne pouvait présenter qu'un caractère exceptionnel. D'ailleurs, on retombait dans les défauts du cas précédent : places trop chères, abstention du public qu'il s'agissait précisément d'éduquer. Il était évident que seul un bon orchestre symphonique égyptien, à la disposition de l'état, pouvait être cet instrument d'éducation musicale qui allait permettre d'attirer des couches nouvelles à la musique et d'initier la jeunesse à cet art universel sans lequel il n'est pas de culture complète. Un tel orchestre allait servir la Radiodiffusion de l'Etat aussi bien que l'Opéra, car il était regrettable de voir d'excellentes troupes de Ballets, comme celle du Marquis de Cuevas, danser au son d'un orchestre plein de bonne volonté mais d'une qualité insuffisante. Pour la saison d'Opéra, un véritable orchestre était tout aussi nécessaire ; on y avait pallié jusque là en renforçant l'orchestre existant d'éléments qui venaient d'Italie et surtout en le faisant conduire par des chefs d'orchestre réputés de l'Opéra italien. Mais cela ne pouvait être qu'un expédient temporaire. Aussi écrivions-nous en 1954 : « Il faut souhaiter que notre Opéra National ou la Radiodiffusion, ou tout autre organisme, s'attelle sans tarder à la formation d'un véritable orchestre symphonique. Il est paradoxal qu'une ville comme Le Caire où les arts sont tellement aimés, ne possède pas un orchestre simplement honnête. Ce ne sont pas les éléments qui manquent mais uniquement les crédits ». Et nous insistions sur la nécessité d'engager un chef d'orchestre qui sache former ces éléments et les réunir en un tout homogène, enfin les compléter lorsqu'il constaterait une lacune.



C'est bien un programme de cet ordre, mais

plus vaste encore qu'on ne pouvait l'espérer, que les dirigeants du Ministère de l'Orientalisation ont eu à cœur d'appliquer. On ne saurait les en féliciter assez, car pour passer à l'action dans ce domaine, il fallait bouleverser bien des routines et aller à contre-courant d'opinions d'autant plus bruyantes qu'elles étaient plus authentiquement primaires. Il fallut du courage pour en imposer à un nationalisme mal compris qui trouvait à se plaindre qu'on dépensât les deniers de l'état pour encourager la musique « occidentale » au détriment de la musique « orientale » et pour engager un chef et des musiciens européens au moment même de l'agression contre le Canal de Suez. Ce courage et cet esprit civique qui recherchent le bien véritable du pays malgré des critiques trop souvent intéressées, les dirigeants du Ministère de l'Orientalisation Nationale les ont montrés en résistant à toutes les pressions pour exécuter leurs plans. Il faut englober dans notre reconnaissance M^{re} Fathy Radouan, ministre éclairé et homme de lettres, le Dr. Hussein Faouzi, sous-secrétaire d'état et ancien violon de l'orchestre de Bordeaux, le Directeur Général des Beaux-Arts, M. Yehia Hakki, autre écrivain de talent, l'Intendant de l'Opéra, Mahmoud El Nahas, et les dirigeants de la Radiodiffusion, notamment M. Hadidi, qui s'est dévoué corps et âme à la musique.

En écoutant « leur » orchestre exécuter à l'Opéra un programme Beethoven, dont le concerto No. 3 joué par Jörg Demus, conduit par Franz Litschauer, ils ont pu se retourner sur le chemin parcouru en moins d'un an et se dire que la première étape, la plus difficile, était franchie et que la partie était gagnée. Il reste, à présent, pour le Chef, à modeler encore mieux son orchestre, pour lui faire acquérir non seulement un ensemble absolu, mais

tout le coloris des nuances, le trait net des attaques sans bavure, le blanc et noir des contrastes, enfin ce chant et ce rythme intérieurs qui font de l'orchestre un organisme vivant doué de sa durée propre, d'une espèce de respiration et comme d'un subconscient. Travail de patience, d'abnégation, de discipline et surtout de foi et d'amour, long travail ! Mais c'est seulement à son terme qu'on pourra inviter les vraiment grands solistes et chefs d'orchestre à nous visiter pour nous accompagner, pour nous conduire. Quelle victoire véritable pour l'Égypte lorsqu'on pourra lire sur un programme, ou, pourquoi pas ? sur un disque : « L'Orchestre de la Radiodiffusion de l'État égyptien conduit par Karayan ou Mitropoulos, soliste Wilhelm Kempf ou Oystlach. » On en est encore loin, bien sûr, mais c'est le prochain objectif qu'il faut dès à présent se proposer pour pousser exécutants, leaders et le Chef lui-même à se surpasser. Nous sommes pleinement confiants qu'ils sont capables de franchir cette seconde étape, pourvu qu'ils soient toujours soutenus par les autorités et par le public comme ils l'ont été jusqu'ici.

Car la formation ou plutôt la transformation de l'Orchestre symphonique par le Mo. Franz Litschauer s'est accompagnée d'une vaste campagne d'éducation musicale du public. D'une part, le nombre des heures de musique classique de la Radio égyptienne a été considérablement augmenté, tant dans les programmes européens que dans les programmes arabes. D'autre part, une série de présentations musicales éducatives avec un commentaire excellent sur les compositeurs et les œuvres est faite en arabe sur un programme supplémentaire. De son côté, l'Administration des Arts n'est pas demeurée en reste et elle a organisé, surtout à l'intention des

étudiants des universités et des écoles secondaires, qu'elle a groupés en une association d'amis de la musique classique qui se nomme *Le Cénacle* des concerts hebdomadaires qui leur sont accessibles au prix nominal de P.T. 5. Ces concerts sont donnés d'une part par l'orchestre de la Radio avec le même programme que pour son concert du soir, tous les deux vendredis à 11 heures. D'autre part par des solistes de passage ou par des talents du pays. Enfin par l'audition des meilleurs enregistrements des principales œuvres. Ce qui est mieux, un commentaire précis sur la vie et l'œuvre du compositeur ou sur la structure et la beauté du morceau vient éclairer dans l'esprit des étudiants le sens de cette musique occidentale qui, à première vue, paraissait tellement éloignée des traditions auditives du pays. On ne peut qu'être heureux de constater que les salles sont comblées à chacun de ces concerts et l'enthousiasme et la délectation évidents de ce jeune public devant les œuvres les plus difficiles font plaisir à voir.

Ajoutons que l'Administration du Tourisme a organisé, elles aussi, des concerts sur invitations dans la salle dorée du Palais de Manial et on aura une idée de la véritable offensive musicale menée par le Ministère de l'Orientalisme.

L'important dans cette expérience c'est que le public égyptien en général et notamment les jeunes ont pleinement plébiscité par leur accueil les efforts déployés. Ceci semble démontrer la vérité du principe sur lequel se sont basés les dirigeants du Ministère, à savoir que s'il y a deux sortes de musiques, ce n'est pas l'orientale et l'occidentale, mais bien la bonne et la mauvaise ou encore la classique et la folklorique, mais que dans le domaine de la musique comme art complet, il n'existe qu'une mu-

sique, la musique classique, comme il n'existe qu'une science de la physique ou de la mathématique. Le fait que cette musique, comme les sciences modernes, se soit développée en Europe demeure un événement historique et géographique intéressant mais n'implique nullement que *quant à l'essence* cette musique soit plus « occidentale » qu'« orientale », pas plus que l'astronomie ou la chimie ne sont « occidentales » mais simplement humaines. Le nier serait nier l'unité de l'espèce humaine par delà sa diversité, ce qui, entre autre, serait contraire à l'enseignement universaliste de toutes les grandes religions et notamment de la religion islamique. Le succès de la musique classique auprès des auditeurs égyptiens — et il faut songer qu'un poste de radio se trouve dans les cafés des plus petits villages — a montré que même la fameuse habitude de l'oreille qu'on invoquait n'était nullement un obstacle insurmontable. Les critiques ont prêté généreusement à l'organisme et à la psychologie de leurs semblables une absence de flexibilité, une incapacité de progrès et pour tout dire, une fossilisation qui leur appartenait en propre.



Ceci dit, rien n'empêche de cultiver, ici comme ailleurs en Europe, la musique folklorique et la chanson populaire en tant que telles. Bien au contraire, replacées dans leur perspective et dans leur cadre véritables, elles retrouveraient leur signification propre, qui, comme celle de toutes les musiques folkloriques, nous donne accès à l'âme d'un peuple dans ce qu'il a d'individuel, de différent et donc d'inimitable. Il y a là tout un trésor qu'il s'agit de recueillir systématiquement par des enregistre-

ments sur place, comme le faisait Bela Bartok, pour préserver des thèmes et des chants qui risquent de se perdre rapidement avec les progrès de la vie moderne à la campagne.

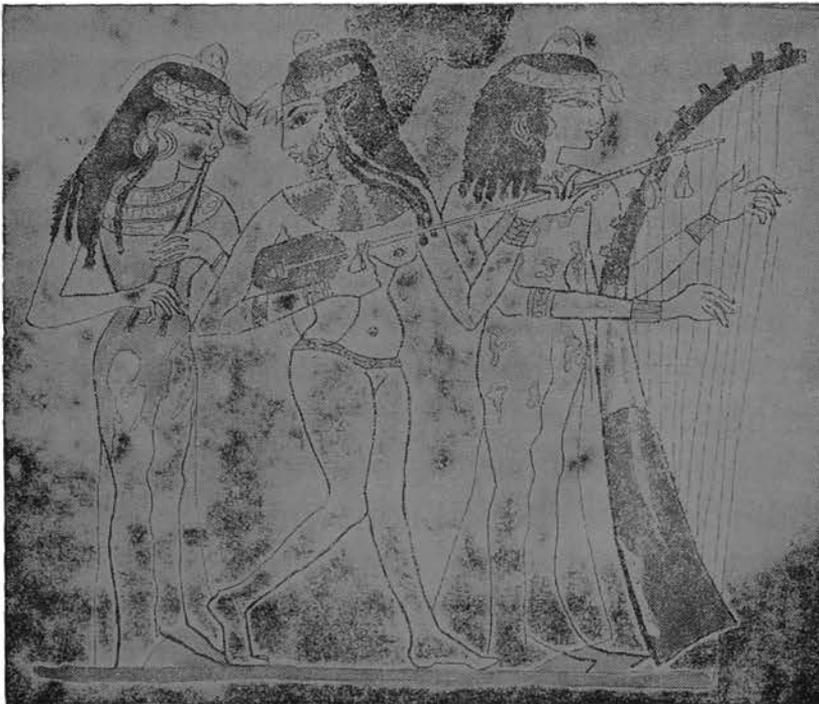
D'autre part, le folklore devrait fournir des thèmes inépuisables aux compositeurs égyptiens de musique classique, comme cela s'est passé en Russie ou en Espagne, pour un Borodine ou un Albeniz, ou encore un Bartok. C'est de cette façon et de cette façon seulement, que la musique d'un peuple, l'originalité ineffable de son âme collective peuvent accéder à la dignité du grand art, c'est-à-dire à un langage universel qui permet de la faire sentir dans le monde entier.

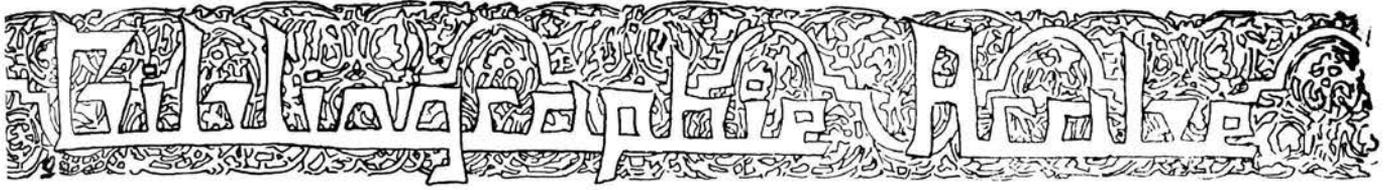
Dans ce domaine, des compositeurs égyptiens se sont déjà essayés depuis une trentaine d'années avec des succès divers (1). Mais il faut dire qu'on n'avait rien fait jusqu'ici pour les encourager. Les orchestres ne les jouaient pas, leurs compositions demeuraient lettre morte, ils ne trouvaient ni public, ni compréhension d'aucune sorte. Il a fallu que Abou Bakr Khayrat soit invité en Russie pour voir jouer ses œuvres par un grand orchestre conduit par un chef de réputation mondiale comme Gauk, concert radiodiffusé et télévisé. Il est certain que c'est ici que l'on pourrait adresser une critique constructive aux dirigeants de l'orchestre de la Radiodiffusion. Il importe au plus haut point d'encourager les compositeurs égyptiens de musique classique moderne. Qu'ils utilisent ou non des thèmes folkloriques, peu importe, c'est l'affaire du tempérament de chaque artiste. L'important c'est que les compositeurs égyptiens soient joués. Car le musi-

(1) Cf. S. Caracassis : **La musique égyptienne contemporaine** in « Revue du Caire », No. d'avril et mai 1955.

cien a ce désavantage sur le peintre ou le poète, qu'il faut qu'un orchestre accepte de l'exécuter pour que son œuvre prenne forme. Il ne faudrait pas non plus que les dirigeants de l'orchestre ou de la radiodiffusion se montrent trop difficiles dans leur choix. D'abord parce que l'on peut souvent se tromper, ensuite parce qu'il importe de donner un encouragement véritable aux compositeurs. C'est lorsqu'ils sentiront que leurs efforts et leurs œuvres ne sont pas destinés à dormir dans leurs tiroirs, inconnus de tous, que les artistes égyptiens, qui ont déjà affirmé leur talent en sculpture, en peinture et en littérature, se sentiront poussés à la création dans le langage universel de la musique.

A. Papadopoulo





TEXTES ARABES ANCIENS EDITES EN EGYPTE EN 1955-1956

IV. — HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

(Suite)

٧١ — رسالة في القضاء والحسبة لابن عبدون .

71. IBN-'ABDUN, *Fî l-qadâ' wal-hisba*, édité par E. Lévi-Provençal in *Documents arabes inédits sur la vie sociale et économique en Occident musulman au moyen âge*, 1ère série. *Trois traités hispaniques de hisba* (texte arabe). Le Caire, Institut Fr. d'Arch. Orientale, 1955, 16, 5 × 25 cm., p. 1 - 66.

La *hisba* est, comme on le sait, une institution religieuse destinée à veiller à ce que les prescriptions de la Loi religieuse soient observées, une véritable « censure des mœurs ». Peu à peu elle évolua et s'étendit aux diverses activités de la cité, en particulier aux délits commerciaux. Le *mohtasib* fut chargé de les dépister en contrôlant les maîtres artisans et les marchands. De nombreux traités de *hisba* furent rédigés en vue de permettre aux *mohtasib* de remplir consciencieusement leur charge. Sur une étude d'ensemble de cette institution, cf. Emile Tyan, *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, Beyrouth, 1943, t. 2, ch. 4, p. 436-484 : *La hisba et l'administration municipale*.

Un des premiers en Occident à s'y être intéressé est Walter Behrnauer, conservateur de la Bibliothèque impériale de Vienne dans son *Mémoire sur les institutions de police chez les Arabes, les Persans et les Turcs*, *J.A.s* 5e sec., 1860, t. XV, p. 461-509, t. XVI, p. 114-190. Ce mémoire a été traduit en

arabe sous le titre de : *Nabdha fî l-tanzîmât al-siyâsiyya al-mokhtassa bi-l-dabtiyya 'ind al-'Arab wal-Fors wal-Tork*, et publié dans la revue *Rawdat al-madâris* (No. 15, sha'bân 1289/1872) puis reproduit à part dans une brochure dont une copie se trouve à Dâr al-kotob au Caire sous la cote 2325 Ta'rîkh. Behrnauer y donne en appendice un résumé du *Nihâyat al-rotba fî talab al-hisba* de Shayzarî publié par al-âz al-'Arînî, au Caire en 1946 (Nous devons ces renseignements à l'introduction de ce dernier livre). Ce résumé, fait sur le manuscrit se trouvant à Vienne, parut sous le titre de : *Notice particulière sur la charge de mohtasib par le schaikh, Annabrawi, J.As.* 5e série, 1860, t. XVI, p. 347-392 et t. XVII, 1861, p. 5-76.

En 1931, M. Lévi-Provençal et M.G.S. Colin publièrent un petit traité d'un écrivain hispano-musulman, originaire de Malaga, Moh. al-Saqatî : *Un manuel hispanique de hisba : Traité d'Abû 'Abdallâh Muh. b. 'Alî Muh. as-Sakatî sur la surveillance des corporations et la répression des fraudes en Espagne musulmane*, I, texte arabe, introduction, notes linguistiques et glossaire, dans les Publications de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, t. XXI, Paris 1931. On trouvera dans l'introduction de cette édition un aperçu sur la *hisba* dans l'Islam et la littérature technique à laquelle cette institution a donné lieu. Cf. aussi, M. Gaudefroy-Demombynes, *Sur quelques ouvrages de hisba*, dans *J. As.*, t. CCXXX, 1938, p. 449-457.

En 1934, M. Lévi-Provençal donnait une édition avec une introduction et un glossaire d'un manuel écrit en Espagne : *Un document sur la vie urbaine et les corps de métiers à Séville au début du XIIe siècle : Le traité d'Ibn 'Abdûn*. La traduction en français annotée fut publiée en 1947, dans la Collection *Islam d'hier et d'aujourd'hui*, vol. II, sous le titre : *Séville musulmane au début du XIIe siècle*. Une traduction espagnole avec la collaboration de E. Garcia Gomez parut à Madrid en 1948 *Sevilla musulmana a comienzos del Siglo XII*. En 1936, M.F. Gabrieli avait donné une traduction italienne du même traité (*il trattato censorio di Ibn 'Abdûn*-

sul buon governo di Siviglia dans les *Rendiconti* de l'Académie dei Lincei, série VI, vol. XI, p. 878-935). Six passages relatifs aux juifs et aux chrétiens (paragrapes 153, 164, 169 et 206) ont été traduits par M.G. Vajda, *A propos de la situation des juifs et des chrétiens à Séville au début du XIIe siècle* dans *Recueil des Etudes juives*, 1934, p. 127-129. Enfin la section relative au cadî (paragrapes 7 et 8) a été traduite en 1937 par H. Bruno et M. Gaudefroy-Demombynes dans *Le Livre des magistratures d'el-Wancherisi*, Rabat, 1937, p. 59-61.

En 1946, M. Al-Bâz al-'Arînî publia, comme nous l'avons dit, l'édition critique de *Nihâyat al-rotba fî talab al-hisba* de 'Abd al-Rahmân b. Nasr al-Shayzarî (589/1193). Le principal intérêt de ce dernier traité est qu'il représente, dans l'Orient arabe, le plus ancien traité de *hisba* du point de vue pratique. En effet, les pages consacrées à la *hisba* par Mawardî (450/1058) dans ses *Ahkâm al-soltâniyya* et par Ghazzâlî (505/1111) dans son *Ihyâ'* sont surtout marquées par leur caractère juridique spéculatif. De plus, le traité de Shayzarî a servi de base à ceux d'Ibn al-Okhowwa (729/1338) dans ses *Ma'âlim al-qorba fî ahkâm al-hisba* (publié avec une traduction anglaise par Reuben Levi dans la coll. *Gibb Memorial*, New Series, vol. XII, Cambridge, 1938) et par Ibn Bassâm (8es. de l'H.) dans sa *Nihâyat al-rotba fî talab al-hisba* qui est, en partie, une démarcation du traité de Shayzarî (ms à Taymûriyya. 25 ijtimâ'). Avant l'édition de ce dernier traité en 1946, le Dr Meyerhof en avait traduit un extrait et l'avait publié avec une introduction sous le titre de : *La surveillance des professions médicales et para-médicales chez les Arabes* (in *Bull. de l'Institut d'Egypte*, t. XXVI, 1940).

M. Lévi-Provençal a voulu réunir en un seul volume trois traités de *hisba* : celui d'Ibn 'Abdûn déjà édité et traduit, et ceux d'Ibn 'Abd al-Ra'ûf et de 'Omar al-Jarsîfî. Le texte arabe de ces trois traités a paru sous le titre de *Thalâth rasâ'il andalosiyya fî âdâb al-hisba wal-mohtasib (Trois traités hispaniques de hisba)*, qui doivent faire partie d'une série intitulée *Documents arabes inédits sur la vie*

sociale et économique en Occident musulman au moyen âge. Un deuxième volume était prévu qui devait contenir une collection d'extraits inédits relatifs à la vie sociale et économique d'al-Andalos et du Maghreb au moyen âge. L'ensemble de ces documents découverts par M. Lévi-Provençal au Maroc et en Espagne devait être présenté dans une introduction « qui tentera d'en situer le contenu dans le temps et d'en apprécier la valeur par rapport à la norme juridique de l'Islam occidental » (p. 4).

Le premier traité de cette collection, *Fî l-qadâ' wa-l-hisba*, est de Moh. b. 'Abdûn. Cet Ibn 'Abdûn n'a rien de commun avec l'auteur de la célèbre *qasîda* sur les Aftasides de Badajoz dont il fut pourtant presque le contemporain. Tandis que le traité d'al-Saqatî se présente surtout comme le vademecum du *mohtasib* chargé de la surveillance des corps de métiers et de la répression des délits de fraudes commis par les vendeurs ou par les fabricants, celui d'Ibn 'Abdûn embrasse un champ plus large : il fait place à plusieurs institutions urbaines dans le cadre d'une ville précise, Séville.

Les indications sur la vie urbaine sont surtout groupées dans la première partie du traité. L'auteur passe en revue successivement les différentes charges ou magistratures qui sont exercées de son temps dans sa ville : le prince, qui doit encourager l'agriculture, le cadî qui doit présenter toutes les qualités requises d'un magistrat, le juge des délits civils ou *hâkim*, le préfet de la ville ou *sâhib al-madîna*, le corps de police (exempts, agents de gué et sergents), les geôliers.

Ibn 'Abdûn consacre ensuite un assez long développement à la grande Mosquée de Séville en se plaçant surtout à un point de vue pratique. Puis il passe aux mosquées secondaires qui, en même temps que des lieux de culte, servent d'écoles où les enfants apprennent le Coran. C'est au cadî de veiller à ce que les maîtres d'école fassent bien leur métier. Il faut qu'il mette un terme également aux abus scandaleux dont les cimetières sont le théâtre. Ibn 'Abdûn s'élève contre les abus des gardiens de

porte et contre ceux qui se sont fait concéder la ferme ou gabelle (*qabala*) des droits de marché.

Dans la seconde partie, Ibn 'Abdûn s'occupe des corps de métier de son époque : commerce de l'alimentation (boulangeries, boucheries, vente des produits gras, des légumes et des fruits), industrie du bâtiment (maîtres maçons, maîtres charpentiers et menuisiers), industrie du fer (forgerons, cloutiers, maréchaux-ferrants), de la dinanderie (ustensiles de cuivre), de la vannerie et de la sparterie (paniers de toutes sortes, nattes, cribles, balais, etc.) industrie du vêtement, du cuir, du parchemin.

Il est dommage que le texte arabe ne porte pas les numéros des paragraphes de la traduction française.

٧٢ — رسالة في الحسبة لعمر الجرسيفي .

72. 'OMAR AL-JARSIFI, *Risâla fî l-hisba*, éditée par E. Lévi-Provençal in *Documents arabes inédits sur la vie sociale et économique en Occident musulman au moyen âge*, 1ère série, *Trois traités hispaniques de hisba* (texte arabe). Le Caire, Inst. Fr. d'Arch. Orientale, 1955, 16, 5 × 25 cm., p. 117-128.

Sur la *hisba* et cette collection cf. ici No. 71.

Al-Jarsîfî (qui porte la nisba d'Ajardîf ou Jarsif, aujourd'hui Guersif, au Maroc oriental) est un maghrébin de la fin du moyen âge établi en Espagne.

Le texte n'est pas divisé en chapitres mais les indications concernant les divers métiers se suivent sans ordre.

٧٣ — رسالة في آداب الحسبة والمحتسب لابن عبد الرؤوف .

73. IBN 'ABD AL-RA'UF, *Risâla fî âdâb al-hisba wal-mohtasib*, édité par E. Lévi-Provençal in *Documents arabes inédits sur la vie sociale et économique en Occident musulman au moyen âge*, 1ère série, *Trois traités hispaniques de hisba* (texte arabe), Le Caire, Inst. Fr. d'Arch. Orientale, 1955, 16,5 × 25 cm., p. 70 - 116.

Sur la *hisba* et cette collection cf. ici No. 71.

Dans l'avant-propos, M. Lévi-Provençal signale qu'il n'a pas pu identifier cet auteur avec une précision suffisante : c'est « un Andalou d'une époque relativement ancienne » (p. V).

Voici les titres des chapitres : la prière rituelle, le jeûne, la dîme aumônière, le mariage, les legs pieux (*ahbâs*), les ventes, les industries, les parfumeurs, les marchands de lin, les marchands de froment, les boulangers, les fourreurs, les marchands de figues, les laitiers, les cuisiniers, les marchands de poisson, de friture, de fromages ; les fabricants de *harîsa*, de nattes de cuir, les fourreurs, les tailleurs, les marchands d'huile, de beurre et de miel ; poids et balances.

٧٤ — طبقات الأطباء والحكماء لابن جاجل .

74. IBN JOLJOL, *Tabaqât al-atibbâ' wa-l-hokamâ'*, édité avec introduction et notes par Fo'âd Sayyed, Le Caire, Inst. Fr. d'Arch. Orientale, 1925, 16 × 25 cm., 46 + 138 + 10 pages.

Une des sources souvent mentionnée par Ibn abî. Osaybi'a dans ses '*Oyûn al-anbâ'*' est l'œuvre d'Ibn Joljol. Jusqu'ici on ne connaissait pas l'original dont s'est servi le célèbre biographe. M. Fo'âd Sayyed, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Nationale du Caire, a eu l'heureuse fortune de le découvrir. Il vient d'en donner une édition critique avec une longue introduction et de nombreuses notes en arabe.

Abû Dâwod Solaymân b. Hasan, connu sous le nom d'Ibn Joljol, pourrait bien être, à l'instar d'Ibn Bashkowâl, d'Ibn Wafîra etc. d'origine espagnole, si l'on se réfère à son appellatif « Ibn Joljol ». Les notices biographiques qui le concernent sont très laconiques sauf celle d'Ibn Abbâr dans sa *Takmila* qui donne quelques détails sur sa vie. Dans ses *Tabaqât*, Ibn Joljol annonce son autobiographie ; elle ne se trouve cependant pas dans le manuscrit et des biographes comme Sâ'id et Ibn a. Osaybi'a l'ont ignorée. Par contre Ibn Abbâr en donne une partie ; par lui nous apprenons qu'Ibn Joljol est né à Cor-

doue en 332 H., nous connaissons les noms de ses maîtres, les dates de ses diverses études, celle de la composition de ses *Tabaqât* (en 377 H.).

Ibn Joljol fut le médecin de Mo'ayyad billâh Hishâm b. al-Hakam (360-399). Les biographes n'indiquent pas la date de sa mort. M. Fo'âd S. présume, d'après le contexte, qu'elle se situe après 384.

En dehors des *Tabaqât al-atibbâ'*, Ibn Joljol a composé un certain nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1. *Tafsîr anwâ' al-adwiya l-mofrada min kitâb Diyosqûrîdûs*, dont il ne reste que des extraits (ms à Madrid). L'indication de Brockelmann mentionnant qu'il existe un manuscrit de cet ouvrage à Bankipore est erronée : il s'agit probablement du *K. al-hashâ'ish* de Dioscoride. 2. *Maqâla fî dhikr al-adwiya allatî lam yadkorhâ Diyosqûrîdûs*. Se trouve peut-être à la Bodléienne 573. 3. *Maqâla fî adwiyat al-tiryâq* (ms à la Bodléienne). 4. *Risâlat al-tabyîn fî mâ ghalat fîhi ba'd al-motabbibîn*. Perdu.

L'intérêt des *Tabaqât* d'Ibn Joljol pour la transmission des sciences au moyen âge est double. C'est d'une part un des plus anciens documents donnant les biographies des médecins : il date, en effet, de 377 H. qui est l'année même de la composition du *Fihrist* d'Ibn al-Nadîm ; d'autre part, c'est le premier document qui mentionne l'utilisation par les Arabes des traductions à partir du latin.

En ce qui concerne son ancienneté, remarquons qu'il n'y a à lui être antérieur que le *Ta'rîkh al-atibbâ' wa-l-hokamâ'* d'Ishâq b. Honayn (publié par F. Rosenthal dans *Oriens*, vol. VII, Nos. 1). On pouvait bien, à la vérité, trouver dans le *Ta'rîkh* de Ya'qûbî quelques éléments biographiques sur tel ou tel médecin, quelques aphorismes médicaux dans les *Nawâdir al-atibbâ'* (ms à l'Escurial), mais il n'y a pas dans ces ouvrages une présentation systématique des médecins. D'ailleurs le *Ta'rîkh al-atibbâ'* d'Ishâq b. Honayn n'est lui-même qu'assez sommaire : c'est une vue d'ensemble de l'histoire de la médecine avec une nomenclature des médecins sans mention de leurs œuvres. Il n'y a pas de doute que Ishâq utilise un ouvrage qu'il a lui-même traduit, de Jean Philopon (Yahyâ l-Nahwî) (cf. M. Meyerhof,

Joannes Grammatikos (Philoponos) von Alexandrien und die Arabische Medizin dans Mitteilungen des Deutschen-Instituts für ägyptische Altertumskunde in Kairo, Vol. 2, 1932).

Ibn Joljol divise l'histoire des médecins et des sages en neuf générations : I - Les trois Hermès, Esculape, Apollon. II - Hippocrate, Dioscoride, Platon, Aristote, Socrate, Démocrite. III - Ptolémée, Caton, Euclide. IV - Galien. V - Les sages alexandrins. VI - Ceux qui ne sont ni Grecs, ni Syriens, ni Persans : al-Hârith, Ibn al-Ramtha, Ibn Abhar, Masarjawahyi. VII - Période islamique : Bakhtisho', Jibrîl Yohanna b. Mâsawayhi, Yohana b. al-Batrîq, Honayn b. Ishâq, Abû Yûsof Ya'qûb b. Ishâq, Thâbith b. Qorra, Qostâ b. Lûqâ, Râzî, Thabit b. Sinân, Ibn Wâsif al-Sârî, Nastâs. VIII - Sages musulmans du Maghreb : Ishâq b. 'Imrân, Ishâq b. Solaymân, Abû Ja'far. IX - Espagne : Hamdayn b. Aba, Jawâd al-tabîb al-nosrânî, Ishâq al-Tabîb, 'Imrân b. a. 'Amr, Moh. b. Fath Tamlûn, Yahyâ b. Ishâq, Abû Bakr Solaymân b. Bâj. Ibn omm al-banîn, Sa'îd b. 'Abd Rabbihi, Abû Hafs, Asbagh, b. Yahyâ, Moh. b. Tomlîkh, al-Kattânî, Ah. b. Hafsûn, Abû Bakr Ah. b. Jâbir, Abû 'Abd al-Malik al-Thaqafî, Abû Mûsa Hârûn, al-Ashbûnî Ahmad b. Yûnos et son frère, Moh. b. 'Abdûn al-Jabalî.

Ibn Joljol signale dans son Introduction les sources écrites (évidemment en arabe) qui lui ont servi de base. Un certain nombre d'entre elles nous intéressent au premier chef à cause de la lumière qu'elles jettent sur l'état des traductions de certains écrits latins à cette époque :

1. Le *K. al-olûf d'Ibn Ma'shar*. Il s'agit d'Ibn Ma'shar b. Moh. b. 'Omar al-Balkhî, que le moyen âge latin connut sous le nom de *Albomasar* (272H./885) M. Fo'âd S. relève les références dans les auteurs arabes qui citent ce livre : Ibn al-Nadîm dans son *Fihrist*, Sajazî dans *Siwân al-hikma*, Mas'ûdî dans *Morûj al-dhahab*, Bîrûnî dans *al-Akhhbâr al-bâqiya*, Hâjjî Khalîfa dans *Kashf al-zonûm*, Tha'âlibî dans *Latâ'if al-ma'ârif*, al-'Omarî dans *Masâlik al-absâr*. Le *K. al-olûf* est perdu ainsi que le résumé qu'en a fait Ibn al-Mâziyâr dont parle Mas'ûdî. Par

contre le résumé fait par Abû l-'Abbâs al-Tanûkhî se trouve au Br. Mus. Or. 3557 (3 of.). M. Fo'âd S. suppose, sans avoir pu s'en assurer, que le ms 2581 de la Bibl. Nat. de Paris est une copie semblable à celle du Br. Mus.

2. Le livre de Paulus Orosius. C'est un des deux ouvrages offerts par l'empereur de Byzance au calife 'Abd al-Rahmân al-Nâsir. Ecrit en latin au 4-5e siècle, il fut traduit, au témoignage d'Ibn Khaldûn qui le mentionne plusieurs fois, en arabe pour al-Hakam al-Mostansir (350-366) par le « cadî des chrétiens et leur interprète » et par Qâsim b. Asbagh. C'est un des premiers livres latins à être traduits en arabe, peut-être même le premier. Le texte d'Ibn a. Osaybi'a reproduisant Ibn Joljol a été relevé par Sylvestre de Sacy dans son édition de 'Abd al-Latîf al-Baghdâdî (Paris, 1810). M. le prof. Levi della Vida a consacré une longue étude à l'Orose arabe (*La traduzione arabe delle storie di Orosio*, dans *Miscellanea G. Galbiati*, III, Milano, 1951, p. 185-203, étude reproduite dans *Al-Andalus*, vol. XIX, 1954, fasc. 2, p. 257-293). M. Fo'âd S. résume la position de l'éminent orientaliste et discute son opinion à laquelle il ne se rallie cependant pas : il pense qu'on peut accepter le témoignage d'Ibn Khaldûn et admet que les traducteurs arabes d'Orose sont Ibn Asbagh et le « qâdi al-nasâra » dont parle l'historien berbère. Cette traduction arabe existe en manuscrit à la Columbia University X, 893, 712.

3. La *Chronique* de S. Jérôme. Saint Jérôme a traduit la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée (Patr. Lat. t. 12-30). Ce texte latin a été traduit en arabe avant l'époque d'Ibn Joljol sous le titre de *Kitâb al-Qroniqa li-Yeronim al-torjomân*. Seuls Ibn Joljol (une seule fois, p. 3) et un ms de la Qarawiyyîn mentionnent cette traduction.

4. Les *Etymologies* d'Isidore de Séville. Ibn Joljol cite une fois cet ouvrage sous le nom de « Bashîr al-Ishbîlî al-Matrân ». Ibn a. Osaybi'a qui reproduit ce passage a traduit le nom : لشدور الأشبيلي le *lâm* initial ayant été soudé au *shîn* qui suit. La méprise est facilement décelable.

L'édition a été faite sur un manuscrit unique daté de 993 de l'H. écrit par Abû l-Tayyib Moh. b. Moh. al-Zarîf al-Tûnisî. Il comporte 75 pages et se trouve en tête d'un recueil qui contient cinq autres manuscrits médicaux. Jusqu'en 1950, il était la propriété d'un savant maghrébin puis vint en la possession de M. Ahmad Khayrî dont la bibliothèque se trouve à Disounis dans la province égyptienne de Béheira. La Bibl. Nat. du Caire en possède la reproduction en photostat sous la cote 5636 L.

M. Fo'âd Sayyed a fourni un travail considérable pour illustrer intelligemment le texte de notes très précieuses. Celles-ci sont disposées en deux parties superposées : la première donne pour chaque nom propre ses diverses sources bibliographiques, la seconde comporte d'autres détails intéressants. Les sources biographiques épuisent les ouvrages classiques suivants : *Fihrist* d'Ibn al-Nadîm, *Ikhbâr* de Qiftî, *Tanbîh* de Mas'ûdî, *Tabaqât* de Sâ'id, '*Oyûn al-anbâ'* d'Ibn a. Osaybi'a, *Mokhtasar al-Dowal* d'Ibn al-'Ibrî, les *Masâlik al-akhbâr* de 'Omarî, le *Montakhab al-siwân* de Sajazî, la *Nozhat al-arwâh* de Shahrâzûrî, la *Nozhat al-'oyûn* d'Ibn Rasûl, le *Nafh al-tîb* de Maqqarî, le *Ta'rikh* de Ya'qûbî etc. M. Fo'âd S. a groupé et classé par ordre alphabétique tous les livres anciens concernant les biographies de médecins.

Index des noms propres, des lieux, des titres des livres mentionnés dans le texte d'Ibn Joljol, des sources avec leur références, contenues dans le livre. Longue introduction (46 pages) en arabe et avant-propos (6 pages) en français.

L'édition de M. Fo'âd Sayyed deviendra rapidement classique. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine lui sauront gré d'avoir mis ainsi à leur disposition, d'une manière facilement accessible, un matériel considérable.

FIN

G. C. Anawati



**Tout le monde voyage
par KLM aujourd'hui...**

Quel que soit votre âge, quelle
que soit votre position sociale,
pour KLM vous êtes une
personnalité importante.

Commandez et vous êtes servi.
Tout est prévu
pour répondre
à vos besoins.

S'adresser aux agences de
voyages reconnues ou à
KLM, Le Caire:
11 Sh. Kasr el Nil,
Tél: 27468;
Alexandrie: 13, rue Sésostris,
Tél. 32840 (R.C. 83949).

Services rapides
et fréquents pour:

**TOUTE
L'EUROPE**

**LES
AMÉRIQUES**

**LE PROCHE
ET L'EXTRÊME-
ORIENT**



Vient de paraître

aux Editions de La Revue du Caire

LES LARMES
DE SATAN

par

FATHY RADOUAN

traduction française

de

G. C. ANAWATI

Edition originale à tirage limité à 250 exemplaires
sur papier velin alfa.

Prix de l'exemplaire P.T. 100

Notre dernier **Numéro Spécial**

LES GRANDES

DECOUVERTES

ARCHEOLOGIQUES

DE 1954

◆ Tout le monde sait que de grandes découvertes archéologiques ont marqué l'année 1954 en Egypte, découvertes dues principalement à des savants égyptiens.

◆ La Revue du Caire a réalisé un important NUMERO SPECIAL, avec la collaboration du Ministère de l'ORIENTATION NATIONALE et des Archéologues qui renseignera le public sur l'ensemble de ces découvertes.

◆ PREFACES par le Président Gamal Abdel Nasser, par le Ct. Salah Salem, Ministre de l'Orientation Nationale, et par le Ct. Kamaleddine Hussein, Ministre de l'Education et de l'Enseignement.

« Ce numéro est une réussite parfaite... Par la qualité des articles et par la beauté de son illustration, il est vraiment exceptionnel. Il marquera aussi dans l'égyptologie »...

Etienne Drioton

Un beau volume sur papier Alfa P.T. 80.—
en France Frs. fr. 900.—

NOS NUMEROS SPECIAUX

LE MILLENAIRE D'AVICENNE

Une introduction complète à la vie et à la pensée du grand Philosophe. Avec la collaboration des meilleurs spécialistes égyptiens et étrangers.

Un fort volume de 200 pages P.T. 100
Edition de luxe P.T. 150

PEINTRES ET SCULPTEURS D'EGYPTE

Un magnifique volume illustré de cent planches hors-texte. C'est un tableau complet de la Renaissance des arts en Egypte au cours du XXème siècle, avec la collaboration de André Lhote, Mark Ritter Sponenburgh, Comte d'Arschot, Alex. Papadopoulo, Etienne Mériel, etc...

L'édition ordinaire épuisé
L'édition de Luxe P.T. 200

CINQUANTE ANS DE LITTERATURE EGYPTIENNE

Ouvrage capital qui vient remplir un besoin essentiel : Toute l'histoire de la Renaissance littéraire et intellectuelle de l'Egypte au XXème siècle racontée par les plus grands écrivains et critiques égyptiens.

Un fort volume de 200 pages.
derniers exemplaires P.T.150

Editions de LA REVUE DU CAIRE

Principales Publications

HISTOIRE, PHILOSOPHIE

| | | |
|--|-----------------------|--------|
| | PIERRE JOUGUET | P.T. |
| L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce | | 100.- |
| Une Révolution dans la Défaite | | 100.- |
| | ETIENNE DRIOTON | |
| Le Théâtre Egyptien | | 125.- |
| | GASTON WIET | |
| Deux Mémoires Inédits sur l'Expédition d'Egypte | | 100.- |
| Capitaine Bouchard: La Chûte d'El Arich (1797) | | 100.- |
| | ALEXANDRE PAPADOPOULO | |
| Un Philosophe entre Deux Défaites (Henri Bergson entre 1870 et 1940) | | 100.- |
| Hommage à Pierre Jouguet — Le Millénaire d'Avicenne — Peintres et Sculpteurs d'Egypte — Cinquante ans de Littérature Egyptienne — Les Grandes Découvertes Archéologiques de 1954. | | |
| | BERNARD DES ESSARDS | |
| La Toscane de l'Unité Italienne (introduction et notes par G. WIET) | | 50.- |
| | ARTS ET LITTERATURE | |
| | TAHA HUSSEIN | |
| Le Livre des Jours (roman, traduction G. WIET) | | 40.- |
| | GEORGES DUMANI | |
| La Paix du Soir (roman) | | épuisé |
| Le Disque des Jours | | 30.- |
| Vues sur la Guerre | | 40.- |
| Le Temps de Souffrir | | 40.- |
| Goha et son Ane | | 25.- |
| | TEWFIK EL HAKIM | |
| Le Journal d'un Substitut de Campagne (roman), traduction de G. WIET | | épuisé |
| | MAHMOUD TEYMOUR | |
| La Fille du Diable (contes), traduction de G. WIET | | épuisé |
| | RAYMOND MILLET | |
| La Rebelle (poèmes), une belle plaquette de luxe | | 30.- |

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938

REDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

- La Revue du Caire est une Revue internationale qui se consacre, depuis, 1938, à promouvoir une plus grande compréhension entre les hommes de cultures différentes et principalement entre les civilisations arabe et musulmane et la civilisation occidentale. Dans cette œuvre elle évite toute question politique ou religieuse controversée, recherchant ce qui dans les diverses cultures, contribue à l'unité et à la Paix et mérite de participer au fond commun d'un humanisme général et notamment méditerranéen.
- Grâce à cette position exclusivement culturelle, la direction ne tient compte que de la valeur intrinsèque de chaque texte, indépendamment de la personnalité politique que son auteur pourrait avoir. Sur tous les problèmes nos collaborateurs expriment uniquement leurs opinions personnelles, qui n'engagent que leur responsabilité et ne représentent pas nécessairement le point de vue de la Revue.
- Les manuscrits soumis à la Revue doivent être dactylographiés en double interligne. Acceptés ou non, les manuscrits ne sont pas rendus.
- Les ouvrages envoyés pour recension doivent être adressés en double exemplaire au Directeur.
- Nos abonnés sont instamment priés de nous signaler en temps utile leurs changements d'adresse ou les numéros qui ne leur parviennent pas régulièrement. La Direction ne tiendra pas compte de réclamations pour les numéros perdus par la poste deux mois après la parution du numéro.
- Tous les textes paraissant dans la Revue du Caire sont inédits et leur copyright (en langue française seulement lorsqu'il s'agit de traductions), appartient à la Revue, sauf indication du contraire. Leur reproduction ou leur traduction sont interdites, sans l'accord écrit de la Revue.

"AL CHARK"

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

Entreprise privée régie par la Loi No. 156 de 1950
et enregistrée sub No. 2. en date du 14.7.40

Nouveaux Numéros de Téléphone:

Bureau du Directeur 2 1 4 7 3
Services Administratifs 2 8 5 6 5 (7 lignes)
Bureau du Caire 2 0 6 7 8 - 2 8 2 8 9

VOTRE EPARGNE

Ce qui compte, ce n'est pas ce que
l'on gagne, mais ce que l'on garde.

Seule l'ASSURANCE-VIE
mène sûrement à ce but.

SOLIDITE et VITALITE
sont les caractéristiques de

« AL-CHARK »

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

15, RUE KASR EL NIL — LE CAIRE

R.C.C. 35

Société Anonyme des
Drogueries d'Égypte

Ci-Devant E. DEL MAR

Fondée en 1880

Siège Social : 12, Rue Mahdi — Le Caire

R.C. 1830

LA PLUS ANCIENNE MAISON
DU MOYEN ORIENT POUR LE COMMERCE
DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Quelques Produits
des Laboratoires ISIS
Propriété de la S.A.D.E.

BILIXINE (maladie du foie)
CYNAROS (maladie du foie)
HEPATONIC . (tonique)
PULMOLINE (syrop contre la toux)
STIM (élixir reconstituant général)
HAMODERME (poudre contre hamonil)
CYSTOSAN . (diurétique)

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

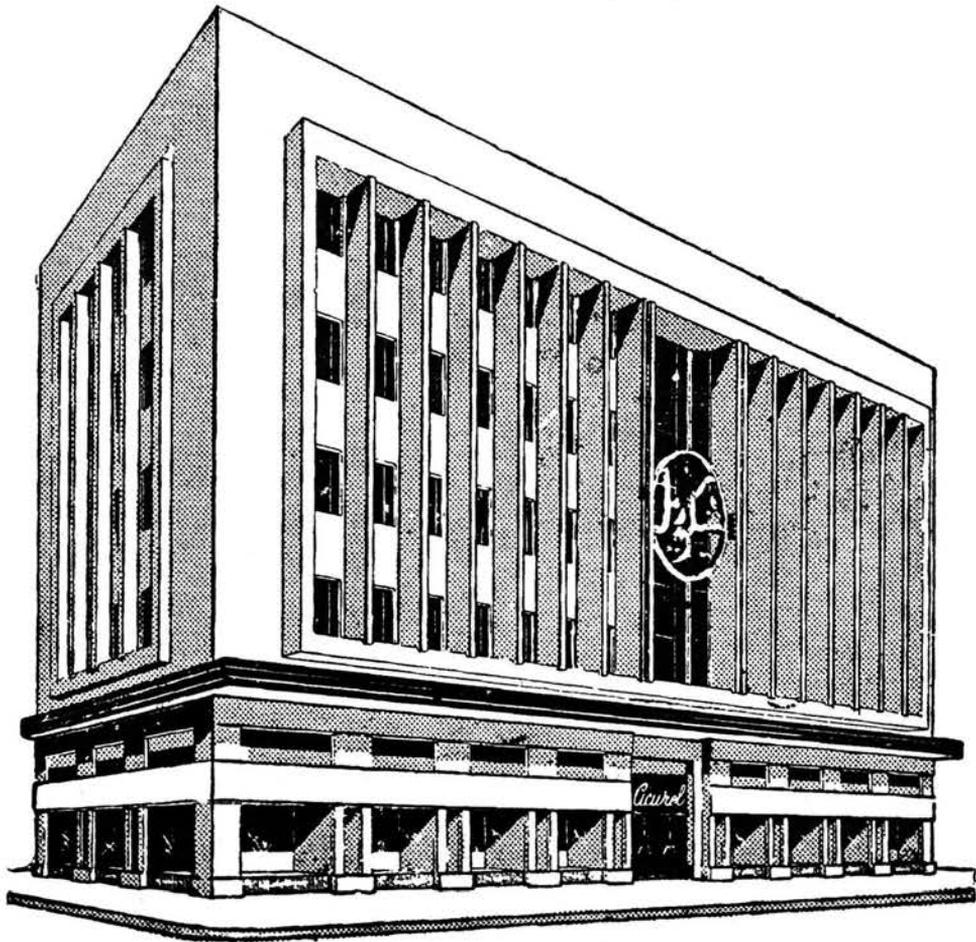
Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

**L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E**

**TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692



Grands Magasins

Picurel

S.A.E.

Les Magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26248

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E'-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

Seul **IDEAL** vous offre...



Un réfrigérateur de qualité mondiale à la portée de toutes les bourses.

le FRIGO **IDEAL** 8 p.c.

Profitez d'une visite à "IDEAL" pour voir le NOUVEAU FRIGO 6 p.c.

- SOLIDE
- PRATIQUE
- ELEGANT
- ECONOMIQUE

Le Caire: 8, rue du 26 Juillet - 28, rue Adly - 16, rue Emad El Dine - Alexandrie: 52, rue Safia Zaghoul - 32, rue Chérif Pacha - Boulevard Saad Zaghoul (gare de Ramleh) - Tanta - Mansoura - Belcas - Port-Said - Ismailia - Suez - Minieh - Assiout